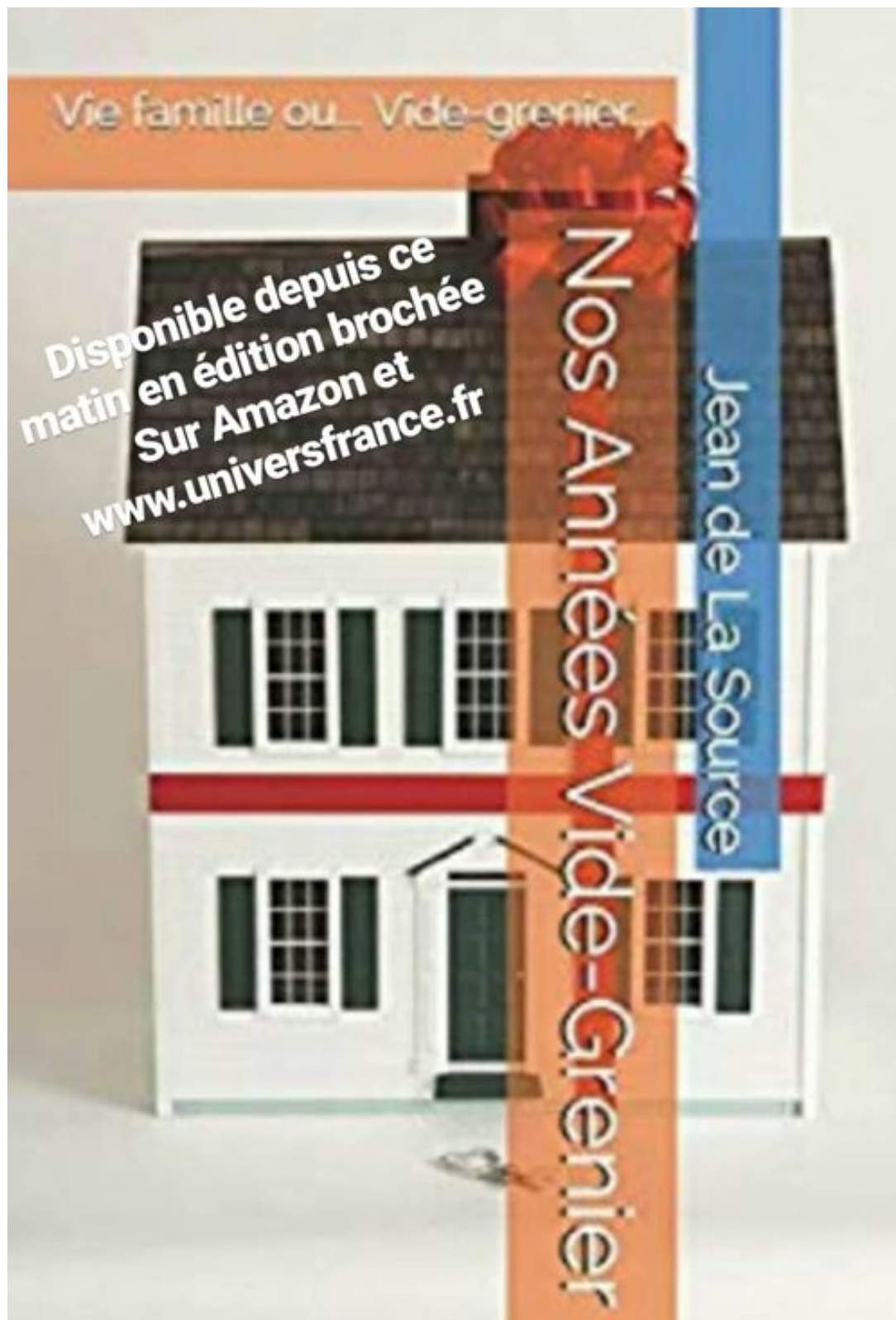


## *Extrait Gratuit*



Jean de La Source

# Nos années « Vide-Grenier »

Souvenirs récents

Dépôt légal SACD - Septembre 2010

ISBN 978-2-490469-01-7

Amicalement Vôtre éditions

Collection « L'Odysée des Philiades »

Série « Famille & Grand Public »

*à la Vie...  
"Vie de Famille, ou... vide-grenier ?"  
#Philiade*

## Le Vif du sujet

Bien que profondément endormi, l'imaginaire autant suspendu dans l'éther, qu'embrumé de songes improbables au dénouement incertain, j'eus parfaitement conscience que ma main gauche partait à la recherche du « *bitoniau* ».

Il me sembla furtivement, en cet instant nébuleux d'un passé relativement proche, que ce fut le réel signal de mon émergence à la réalité... ce matin-là...

Quel eût été le terme exact pour définir le petit bouton rond qui servait à interrompre la « *sonnerie* » des réveils électroniques modernes ? "*Buzzer*" ? "*Bouton d'arrêt*" ?

Et puis, pourquoi parler de « *sonnerie* » puisque c'était la voix de l'animateur "*Star*" d'une « *radio-libre* », rachetée comme ses congénères, par la même « *radio-libéralisée-politiquement-correcte* », que je n'avais pas du tout, mais alors, pas du tout envie d'entendre, depuis les tréfonds de notre lit douillet, à ... trois heures du matin en ce beau dimanche, dernier en titre de ce joli mois de mai, qui m'"horriveilla. (*néologisme Philiadin*\*).

\* Voir "*L'Odyssée des Philiades*" - du même auteur.

Telle l'alouette de la fable qui « *bâtît son nid, pondit, couva et fit éclore à la hâte* », chère à notre très regretté et irremplaçable, par la force des choses, Jean de La Fontaine, je sortis du lit, fis pipi, me douchai, et me vêtis d'une promptitude oiselière, que n'eut point renié le frêle et naïf volatile tant miroité, au temps de Louis Le Quatorzième.

Le fait de remémorer les Fables de La Fontaine, me propulsa, "*illico presto y tambieñ in petto*" (*pourquoi toujours du français et jamais de l'italo-ibérique ?*) et tout nu, à la Cour du Roi Soleil, ne fut-ce que pour les propos pertinents et le langage châtié qu'on y dût tenir entre gens à la qualité culturelle indéniable, quoi qu'ils eussent nombre défauts inavouables qui demeurèrent, et demeureront inavoués, ad vitam aeternam.

La confrontation supposée en cet instant ostensible, de l'animateur de Radio-Boucan et de Jean de La Fontaine, m'octroya enfin mon premier sourire de la journée.

Je me surpris à imaginer quelque billet de notre éminent fabuliste disciple d'Esopé, fustigeant la Cacadémie des Nouvelles Stars...

Cette pensée subreptice me propulsa dans un futur devenu si proche par la rédaction de ces modestes lignes, que nous fûmes donc... "*au présent*", ceci ayant été dit à titre purement "*indicatif*".

Une fable, mais laquelle ?

« *La grenouille qui voulait se faire plus grosse que le bœuf* » ? ...  
"Vous aviez dit coâ ? "...

Pour ce qu'il en fut de « savoir », en l'occurrence, et ce jour-là, j'ignorais parfaitement que le « *bitoniau* » sus-évoqué n'était plus, à cette époque, un bouton d'arrêt mais une « *pause* » quantifiée en minutes et millisecondes du « *réveille-matin-electronisé-à-cristaux-liquides-véhiculant-par-ondes-interposées-tant-de-propos-stupides* ».

Nous eussions profité de cet intermède aussi inutilement agressif que particulièrement bruyant, pour nous projeter tout à la fois hors de ma couche, de mes gonds, et du passé simple car, si rien ne fut simple dans le passé, tout demeurerait imparfait dans le présent, ce qui augurerait d'un bien délicat futur, si tant fut qu'il pût à cette époque, et aurait pu encore à votre jour, être, s'il n'avait déjà été.

Nous conjuguâmes ensemble nos efforts et notre "*devoir de mémoire*" pour nous la narrer "*sympa*" et "*actualisée*".

Nous étions donc à votre jour, celui qui se trouvait auréolé en cet instant suprême où vous fîtes l'honneur à l'indiscipliné scribouillard, de prêter une attention si précieuse, pour ... lire !

Ce fut donc nu devant ma glace, un rasoir "*Bogdanoff*" en main (*trois têtes pivotantes, gel-fraîcheur incorporé à débit sensitif, qui faisait « bzzzz » et « guili-guili »*) que j'entendis, tout proche des draps douillet, en lesquels soupirait encore dans son sommeil, ma ravissante et jeune épouse, l'Animateur !

Oui, l'Animateur, avec un grand « A » comme... écureuil.

Je me plus à dessiner d'un trait néo-psychanologicofumiste, in-petto-hilare, sa morphopsychologie, dans la pure tradition du célèbre "*interlude*" télévisé de jadis, "*La linea*".

Vous souffrîtes-donc ô chers Amis<sup>ies</sup> (*écriture inclusive bientôt obligerait, quoi que je fusse de tous temps votre plus fidèle obligé*), que je vous en aie narré ici, le "flash", le "pitch", le "topic", le "binz", la "chose"...

L'Animateur de Radio Boucan, imaginé par votre serviteur en cette aube feutrée :

"Protubérance oculaire un tantinet globuleuse, regard définitivement inscrit aux abonnés sans domicile fixe, un épais « *survitrage* » glauque embuant son regard d'une béatitude de batracien toxicomane, la lèvre supérieure exagérément troussée, affichant ainsi une denture aussi chevaline qu'immaculée, le menton en avant comme pour proclamer à qui ne voulait surtout pas l'entendre :

- « *Waouh, trop bon ! je suis la STAR de Radio-Boucan* » ..."

J'en étais là autant que las, dans mes réflexions printanières quand, machinalement, ayant déambulé, l'œil encore torve, de mon miroir à notre matrimoniale couche, ma main gauche (*oui, j'étais gaucher*) se saisit du « *réveille-moi-pas-comme-ça-par-pitié* ».

Ma dextre, quant à elle, s'aventura vers la prise murale, seul lien matériel et tangible avec cette voix de l'au-delà-du-crédible.

Pipo Fiorentini, l'Animateur, fut plus prompt que mon geste. Il fallait dire qu'il connaissait la chanson du même signe homophone. (*J'ai toujours préféré la phonie à la phobie ; allez-donc savoir pourquoi...*).

A seule fin d'intercepter mon acte définitif, il lança à la cantonade hertzienne, en beuglant d'une voix qui se serait voulue professionnelle, mais qui n'aurait pas dû :

- « *Nous accueillons aujourd'hui dans nos studios, Jojo Le Bombé, entraîneur de l'Equipe qui ne joue pas et veut des sous.* »

Des tréfonds de notre douce couette en soie de coton, ma dulcinée s'éveilla en une plainte lascive :

- « *Oh.... Non.... Pas ça.... Déjà trois heures .... C'est quoi cette station de...* »

Je n'attendis pas la fin de son propos tant philosophique que pertinent, et lui promis illico un bon jus d'oranges-toasts-beurre-confiture-maison-café-crème.

Je lui conseillai de se rendormir en attendant icelui.

Ce que c'était que l'espièglerie tout de même !

"Barbé jusques au fond du cou, d'une étreinte imprévue aussi bien qu'irréelle, misérable rongeur d'une injuste ficelle et malheureux objet d'une juste torpeur, je demeurai immobile et mon âme abattue... baillait à Corneille, puisque point de coup ne me tua."

Toujours bardé autant que barbé, de mon gazouillant "*Maclesguy-caréné-d'acrolonitrile-butadiène-styrène-noir-gris-foncé-en-fait-noir-crépusculaire-des Bermudes-un-soir-d'été-sans-brume-UTC-moins-4-soit-GMT-pareil*", en main gauche, mais la droite stoppant son geste qui semblait pourtant inéluctable, voire « *survital* », (*nouvelle déclinaison du verbe « survivre » dont l'acception du terme était vouée à une évolution exponentielle dans les années qui ne manqueraient pas de venir*), index et pouce à demi repliés, enserrant la fiche électrique, je restai coi.

Elle n'aurait eu qu'à tirer un tout petit peu, cette Droite et « *Il suffirait d'une éteint-celle, d'un shunt, d'un geste pour .... Arrêter les âneries, arrêter les âneries...* ».

Non, je n'allais pas ouvrir une parenthèse supplémentaire à trois heures six du matin pour vous narrer par le menu, la profonde admiration que j'avais envers le talent de Zazie, l'auteure.

En fait, j'avais envie d'entendre la voix de l'autre débile profond qui « *se palpait* » cent mille Euros par mois pour regarder, sans la voir, son équipe en pensant :

- « *Euh... bè.... Faut gagner quoi... euh.... Ben là, ils courent.... On a un ballon.... Ben... tant qu'il n'y a pas les autres en face.... On a tout bon, quoi...* ».

En fait, je me fourvoyais.

L'Animateur ouvrit le débat :

- « *Jojo Le Bombé, vous êtes un des hommes les plus cons et les mieux payés de France. Si la prime au mérite existait, vous devriez un milliard d'Euros à la Nation. Aujourd'hui vous nous faites l'honneur de franchir les deux cent cinquante mètres qui séparent le garage de mon papa, enfin je veux dire « nos studios », de votre hôtel particulier de Neuilly-Sa-Mère (j'adore ce film). En fait, de quoi vous plaignez-vous ?* »
- « *Euh... bon... Moi... Je ne me plains pas ... mais bon.... J'ai tort ... le manager du coach.... du conseiller de la femme... euh... du dirigeant ... en quelque sorte.... de la direction.... a dit que... je devais reconnaître publiquement... euh... devant les gens... que-euh... tout ce que j'ai fait... en faite-euh.... C'est à cause de moi. ....*  
*Donque-euh..... Je m'assume en tant que responsable... euh ... de la responsabilité de moi-même...* »

Je compris à cet instant précis que, si ma main gauche demeurerait à tout jamais celle du cœur, de l'humour, de la curiosité, la Droite quant à elle, pragmatique pure et dure, resterait pour les siècles des siècles, la « voix » de la raison mathématique.

Sans même me demander mon avis, d'un coup sec et franc, elle arracha sans pitié aucune, la fiche électrique de son habitacle perverti, stoppant net le coït matinal de nos deux débiles « *filz de...* ».

Trois heures dix, déjà !

Sur la pointe des pieds, enfin sur le plat du tarse pour être précis, je n'étais pas Marie-Claude Pietragala, je sortis de la chambre en faisant le moins de bruit qu'il me fut possible.

« *Sans bruit* », il n'y avait que Claude François qui y parvenait, « *comme d'habitude* », aurai-je dit.

Il se serait agi en cette heure "*tardive*", de compenser les précieuses minutes perdues que mon « *horloge biologique* » aurait pu m'éviter de subir, en m'éveillant juste avant :

- « *Radio Boucan ! Bonjour ! Aujourd'hui c'est la Sainte Patricia, aussi nous souhaitons un Joyeux Anniversaire à toutes les Brigitte !* ».

Je retranscrivis de mémoire, et phonétiquement, mais j'étais certain que ce benêt avait dû mettre un « s » à Brigitte.

Je n'aimais pas l'odeur d'une cuisine vide, le matin au réveil.

Pour masquer ces senteurs insipides... j'allumai la lumière.

Les douze minuscules projecteurs halogènes-basse-tension-économie-d'énergie-roulez-à-cinquante-ou-je-vous-flashe, m'agressèrent cash de leur investigation lumineuse.

L'heure matinale, ante-aubade, la radio, les pensées philosophiques à deux Francs Euros, « *dsl* », les rêves inachevés, s'accordèrent de concert pour lancer à plein régime et gracieusement dans mon encéphale à jeun, « *les marteaux-piqueurs* » que chantait Eddy Mitchell à l'époque où il ne tentait pas de parodier De Palmas ; quand il était chanteur, quoi !



J'hésitai entre un bon Arabica bien serré et une forte dose d'acide acétylsalicylique sous la forme de deux gigantesques rondelles épaisses d'Aspro 1000.

La clarté quasi éblouissante n'ayant pas estompé l'odeur âcre de l'officine sans vie, et pour cause, j'optai pour un bon « *caoua des familles* ».

Ah, il était beau notre perco !

Il était énorme, il brillait, il moulait le café, donnait l'heure et tout ce qu'on voulait.

A huit cent Euros, il pouvait... mais bon, pour ce prix, « *ils* » auraient pu le faire silencieux !

Notre percolateur qui s'éveillait, c'était « *L'arrivée d'un train en gare de La Ciotat ... 1895 !* »

Le vacarme tonitruant cessa toutefois au bout d'une interminable minute.

Comme tous les appareils futuristes, microprocesseurisés, il fallut qu'il me racontât sa vie, force borborygmes gutturaux, avant de me délivrer mon café tant onaniste qu'onéreux.

En sus : « *Lumière verte fixe, plus voyant rouge du bas qui clignote, plus petit led rouge du haut fixe* » signifiait en ces temps reculés :

« *Veillez remettre des grains de café NON MOULUS dans l'habitacle supérieur conçu à cet effet après avoir soulevé le verrou « F » du couvercle B8, sur le modèle A875K927K. Pour le modèle A875K927J, n'oubliez pas d'activer la petite molette B8-14C qui se trouve sur la partie arrière gauche.* »

J'étais « *à la bourre* », le temps pressait, mais les oranges, elles, ne se presseraient pas toutes seules et mon évanescence épouse attendait en « *faisant l'huître* ».

Je savais qu'elle ne dormait pas, en fait.

Il était impossible de se faire « *morandiner* » à trois heures du matin par Radio-Boucan, et de continuer ensuite à profiter du « *sommeil de la juste* », blottie contre le torse opulent d'une Morphée tant maternelle que libidineuse.

Mais bon, depuis l'aube qui succéda à notre « *première nuit ensemble* », j'avais habitué ma "*Tchoupie*" à l'éveiller avec un jus d'oranges-maltaises-bio fraîchement pressées.

En bonne épouse soumise qu'elle fut, elle dormait, de gré, ou de très bon gré, jusqu'à ce que je lui apportasse son jus d'orange matinal ; exception faite des jours où elle se levait avant moi.

Dans ce cas, « *je* » faisais l'huître, en bon mari docile, tout en attendant mon café matinal, et cætera.

Pour couper court aux jérémiades du surintendant électronique, je versai un bon kilogramme de grains de café qui dégringolèrent, presque l'un après l'autre, dans un tintinnablement de crécelles, aux fins fonds de rouages siliconés à plein tube.

J'appuyai sur la soixantaine de boutons, nécessaires à cette « *τῆλΨ...* » de machine pour fonctionner avec la grâce d'une bétonneuse industrielle à demi-remplie de gravier de calibre 8/15-trémie-numéro-12-NF+EU+Taxes.

Je savais que mon café allait refroidir et que nous allions être en retard mais là, debout sur mes sockets blanches, en slip, je me surpris à entendre malgré moi et par-dessus le moulinage intempestif des 12,48 grammes de grains de café torréfié au Brésil qui « *libéraient leur arôme* », comme s'il se fut agi du Koweït, le tic-tac régulier et sonore du bon gros vieux réveil « *Jaz* » de ma grand-mère.

Minute "*nostalgie* » :

Elle l'avait posé sur la tablette en marbre rose de la cheminée située dans son immense chambre à coucher, loin du lit, afin que le « *tic-tac* » ne nous empêchât pas de dormir ; nous, ses petits-enfants qui séjournions parfois chez elle, rue de La Cathédrale, près de "*La Major*", dans le deuxième arrondissement de Marseille.

Elle avait « *calé* » le gros « *Jaz* » entre deux vases "*Ming*" en porcelaine ornée de bleu et d'or, vestiges des voyages maritimes de notre grand-père, marin au long cours.

Pourquoi « *caler* » un réveille-matin ?

Eh bien, tout simplement parce que, lorsqu'il se mettait à sonner, .... Et quand je disais : « *sonner* », c'était : « *SONNER !!!!* », notre bon gros réveille-matin tressautait sur lui-même, comme Philippe Bouvard quand il riait et, ce faisant, il risquait tout bonnement de choir de la cheminée.

Notre tendre et douce grand-mère, qui assumait tout autant ses cent dix kilogrammes que son mètre quarante-deux, avait quelque peine à « *jaillir du lit* ».

Aussi, de sa voix douce de bonne-maman, elle chuchotait :

- « JEAN!!! (ou Marie-Thé, ou Chantal, ou Jeanine, ou Cyr, ou Tony, ou Danièle, ou Noël, ou Nathalie, ou Popaul- nous étions dix petits enfants) *TU N'ENTENDS PAS LE REVEIL SONNER ? VA L'ARRETER « OU » SINON ÇA VA FINIR PAR REVEILLER Mémé ! ET J'AI MAL A LA TÊTEEEEE !!! »*

Alors, qu'il se fut agi d'un de mes cousins, d'une cousine ou de votre serviteur, l'heureux enfant qui partageait ce matin-là, le très, très, très moelleux lit de « *Mémé Sansone* », nous bondissions sur les tomettes octogonales de terre cuite ocre rouge, nous précipitions jusqu'à l'ancestrale cheminée au manteau patiné par les générations, et sur la pointe des pieds, non pas pour faire moins de bruit mais pour se hisser jusqu'à « *Big Ben* », nous saisissions « *à deux mains* » l'énorme réveil métallique émaillé de bistre, afin d'entreprendre la recherche tâtonnante du petit loquet de métal qui mettrait un terme à ce tintamarre intempestif, matinal, et... assourdissant.

Ensuite, l'enfant se hâtait au chevet de « *Mémé Sansone* » pour lui apporter ses pantoufles et là, le miracle s'accomplissait....

Mémé Sansone, dont l'apparence l'assimilait davantage à un cétacé échoué, qu'à une gazelle sub-saharienne, était paradoxalement dotée d'une agilité et d'une promptitude à vous couper le souffle.

Depuis la hauteur de sa couche matriarcale, elle vous tendait une menotte aussi menue que celle que dut avoir Cendrillon à douze ans, et vous demandait gentiment :

- « *Aide Mémé à se relever.* »

Elle disait cela d'une vraie voix douce, sans la moindre intonation péremptoire, mais sans supplique.

Il s'agissait d'une sorte de « *s'il te plait* » non-dit ; d'une part pour la bonne et simple raison que mes parents et grands-parents n'avaient jamais appris à dire : « *s'il te plait* », « *merci* », « *pardonne-moi* » ou « *j'ai eu tort* », par pudeur bien évidemment, mais surtout parce que la voix douce ne tentait même pas de dissimuler l'ordre formel sous-entendu.

En langage clair, cela aurait pu donner :

- « *Aide Mémé à se relever, s'il te plait, ou je te tue.* »

Mémé Sansone ne faisant pas dans la demi-mesure. Nous n'avons jamais cherché à savoir ce qu'il aurait bien pu advenir de nos frêles carcasses si nous avions répondu : « *Ouais !!! deux minutes...* ».

Considérant son poids et notre corpulence d'enfant, notre aide était purement symbolique.

Si « *Mémé Sansone* » avait réellement tiré sur la jeune mimine que nous lui tendions, nous aurions été projetés par-delà l'immense lit Louis XIII.

C'était donc avec la légèreté d'une plume de colombe, que la petite main fraîche et douce se posait sur la nôtre. Cela suffisait à rétablir la demi-sphère thoracique de Mémé Sansone en position parfaitement stable, assise au bord du gigantesque matelas de crin moelleux, ses petits pieds tendus en avant en quête muette de pantoufles roses en organdi.

Nous « *déposions* » donc les « *pointure 36* » sur les menus petons de l'irascible Mémé Sansone et, d'un sursaut fessier, « *séant se tenant* », elle se retrouvait en moins de trois secondes sur ses pieds, dans sa robe de chambre, dans le hall, dans la cuisine.

Nous devions presser le pas pour arriver dans son sillage, devant l'énorme « *gazinière* », juste à temps pour entendre :

- « *Pousse-toi ! C'est du gaz ! Des fois, ça explose.* »

Une fois sur deux, elle précisait :

- « *La tante Mélanie qui était bête comme ses pieds, s'est pris tout l'immeuble sur la tête quand le cousin Marcel, tu sais, celui qui est fada, a sonné à la porte, parce qu'elle avait oublié de fermer le gaz.* »

L'hiver, chez Mémé Sansone, était encore plus impressionnant.

Dans sa salle à manger aux dimensions pantagruéliques, trônait un « *chauffage central au gaz de ville* ». Il s'agissait en réalité, d'un énorme radiateur en fonte émaillée de couleur bistre, directement relié au gaz « *de ville* » par une ancestrale tuyauterie de plomb malléable, voire sporadiquement poreux aux encoignures. La jonction se faisait par un petit robinet anodisé, d'un gris pâle, presque brillant, du type « *quart de tour* ».

Si chacune des pièces qui composaient le gigantesque appartement était aussi vaste que somptueuse, c'était uniquement en raison du fait que Mémé Sansone,

napolitaine très pieuse, avait réussi à se faire loger au premier étage de l'hôtel particulier appartenant à l'archevêché de Marseille, où d'ailleurs habitait Monseigneur lui-même.

Ce dernier, en bon catholique qui vénèrait « *La Foi, L'Espérance et La Charité* », avait compris, dès le petit séminaire que « *charité bien ordonnée commençait par soi-même* », et s'était octroyé « *de droit divin* » la garçonnière que Louis XIV, en personne, s'était discrètement faite construire à Marseille, proche de la Cathédrale dédiée à « *Sainte Marie Majeure* », cela allait de soi.

Au 24, rue de La Cathédrale, demeuraient à l'époque de mon enfance :

- au rez de chaussée, Monseigneur Marc-Armand Lallier, Archevêque de Marseille de 1956 à 1966, soit jusqu'à ma dixième année, auquel succédèrent Monseigneur Georges Jacquot jusqu'à mes quatorze ans, et enfin Monseigneur Roger Etchegaray que j'eus l'honneur de fréquenter civilement jusqu'à 1984 ;

- au premier étage, Mémé Sansone ;

- au second, Henri, le sacristain d'une part et, sur le même palier, sa sœur Josette et son mari ;

- enfin, sous les combles, une certaine Xavière, sorte de punaise de sacristie qui nous épouvantait par ses allures de Denise Gence, lorsqu'elle interprétait le rôle de "La Chouette" dans le film « *Les Mystères de Paris* », en 1958, d'après l'œuvre éponyme d'Eugène Sue (*dont la statue était toujours à la même place, selon Yves Montand*).

Les matins d'hiver, chez Mémé Sansone, nous assistions à un spectacle aussi dangereux qu'hallucinant.

Redoutant les terribles effets du gaz, à cause de la tante Mélanie, ayant quelque mal à se baisser en raison de son opulence, notre Mémé demandait à l'un d'entre nous :

- « *Tu vas dans la salle à manger, tu tournes la manette du gaz en bas du radiateur, et tu reviens vite* ».

Nous courions le plus rapidement possible, mais le fait de traverser cette immense pièce austère, chabis\* par le sifflement perfide du gaz de ville à nos trouses, extrapolait les trois ou quatre mètres à parcourir, d'une longueur Marathon-Athénienne.

\* (de "chabir", éperonner).

Sitôt arrivés près d'elle, dans la cuisine, d'une main assurée de « *mère-poule* », elle nous projetait dans son dos.

Notre curiosité était à chaque fois si ténue, que nous nous contorsionnions afin de ne pas perdre un iota du spectacle « *son et lumière* » qui allait s'offrir à nous.

Le temps que nous allions ouvrir le robinet du gaz, Mémé Sansone confectionnait une boule de papier journal froissé.

Sa boule d'une main, elle gardait l'autre libre pour nous happer à notre retour de mission.

Dès l'instant où elle nous considérait à l'abri, elle saisissait de sa main libre, un long « *allume-gaz* » qui sentait bon la pierre à briquet, l'étoupe et le pétrole blanc, et en enflammait sa « *boule de journal* ».

Tout allait alors à une vitesse vertigineuse.

Elle posait l'allume-gaz sur le buffet de formica vert d'eau à rayures blanches, ouvrait la porte verte, vitrée dans sa partie supérieure par six gros carreaux de Provence, qui séparait la cuisine de la salle à manger, lançait sa boule incandescente « *à la rabizoulette* », c'est à dire de bas en haut, paume vers le ciel, en faisant rouler le projectile sur le sol, tel une boule de pétanque, en direction du radiateur, et refermait la porte.

Avec le recul du jubilé et quelques années qui nous distanciaient de cette époque, je pensai que notre imaginaire devait y être pour beaucoup, mais autant les uns que les autres qui avons assisté à ce type de scène aussi surréaliste que récurrente, nous demeurions encore à votre époque, persuadés que Mémé Sansone était si rapide qu'elle parvenait, à chaque fois, à refermer la porte vitrée avant que le gaz ne s'enflammât.

Dans la réalité, bien que nous n'ayons, fort heureusement, jamais subi de retour de flamme, il y avait bien des chances pour que le gaz se soit à chaque fois embrasé instantanément dans une gigantesque explosion sourde, entourée d'une lumière immense, jaune et bleue qui emplissait la pièce tout entière, AVANT que la porte ne fut refermée, car la chaude déflagration aurait, à coup sûr, fait exploser les fines vitres de trois millimètres d'épaisseur, collées par l'oncle Guérin au mastic qui sentait bon l'huile de lin, mais n'offrait aucune élasticité.

Nous avons entre trois et six ans et nos connaissances en physique quantique appliquée, n'étaient pas encore suffisantes pour appréhender à sa juste valeur le phénomène: « *allumage du radiateur à gaz de la salle à manger par Mémé Sansone* ».

Aussi extraordinaire que cela aurait pu paraître, notre grand-mère avait répété ce geste des années durant, chaque hiver, jusqu'à ce que la législation des années soixante-dix imposât que les tuyauteries en plomb fussent remplacées par du cuivre, ce qui sonna le glas des explosions tant hivernales que magnifiques, de notre chère Mémé Sansone.

Plus extraordinaire, nul n'eut jamais le moindre accident à déplorer.

Mémé Sansone faisait « *péter la gazinière* », c'était « *rigolo* » et spectaculaire, point barre.

Pour l'heure du lever, grâce à son sempiternel allume-gaz qui avait l'allure d'un « *Zippo* » emmanché d'un long bec, elle donnait flamme au « *petit feu* » du piano à six foyers « *Arthur Martin* » qui trônait dans la cuisine dont les proportions étaient harmonisées au reste de cette demeure d'époque dite "*Moderne*", post-moyenâgeuse, du temps de jadis.

Le « *petit feu* » projetait sa houppe bleutée sur les pommettes pâles de notre Mémé, qui observait un moment la combustion, pour vérifier que « *le feu avait pris* ».

Satisfaite, elle se dirigeait alors d'un pas alerte, comme si la masse de son corps ne lui pesait plus, vers le « *placard des taraillettes<sup>(A)</sup>* » qui occupait l'angle opposé de la cuisine.

Elle s'enquerrait de « *la petite casserole en alu* » qu'elle allait emplir d'une eau limpide à la « *pile<sup>(1)</sup> en pierre de Cassis* ».

Elle mettait l'eau à chauffer sur « *le petit feu* » qui brûlait pour rien depuis un long moment, et préparait « *la casserole moyenne en émail<sup>(2)</sup>* » pour le lait.

Venait enfin le tour de la cafetière italienne "*Bialetti Moka*" (*Brevetée sous le nom de "Moka Express" par il signore Alfonso Bialetti en 1933*), qu'il fallait dévisser en serrant fortement la base amovible sous le bras, ou entre les cuisses de l'opérateur, suivant l'âge, la taille et la corpulence d'icelui.

Toutes les phases de l'opération devaient être parfaitement synchronisées.

Dès que l'eau de « *la petite casserole en alu* » frémissait, Mémé Sansone y plongeait une « *petite poignée* » de chicorée « *Ricorée* »; ensuite, elle « *mettait le*

*lait à bouillir* » après avoir déposé au fond de « *la casserole moyenne en émail* », le célèbre « *anti-monte-lait* », sorte de rondelle pleine en verre épais dont la base portait des alvéoles destinées à canaliser les gaz de chauffe, pour éviter la surverse du lait en ébullition ; bref, ça fonctionnait.

Enfin, la cafetière « *Bialetti* » trouvait sa place sur un troisième feu, juste avant que Mémé Sansone ne s'affairât à mettre la table, griller les tranches de pain, beurrer et « *confiturer* » abondamment nos tartines croustillantes et chaudes.

C'était vraiment une autre époque.

Notre aïeule autoritaire, caractérielle, un tantinet « *fêlée* » et, à tout le moins excentrique, car tout ce que je vous racontais était rigoureusement exact, n'aurait jamais pu admettre, voire seulement concevoir qu'un enfant, un invité puisse participer activement à « *ses* » tâches ménagères.

Elle poussait l'orgueil de matrone, jusqu'à dispenser « *sa commise* », Thérèse, une brave fille qu'elle avait recueillie à l'Assistance Publique après-guerre, et qui ne l'a jamais quittée jusqu'à sa mort en 1983, de toute préparation culinaire, au motif puéril de :

- « *Tu n'es pas « fine », tu ne « fais pas bien les choses »* ».

Cette pirouette lui permettait ainsi de servir également Thérèse comme une princesse, sans doute pour la remercier de sa fidélité, et lui inculquer qu'elle la considérait vraiment comme sa propre fille.

Nous en étions donc réduits à l'aider comme nous le pouvions, en pliant les serviettes, en « *triant les grains de riz ou les lentilles* », en inspectant les fruits avant qu'elle en fasse de la confiture, ou à « *enlever les yeux des pommes de terre* ».

Nous étions tout à la fois malmenés et choyés comme des pachas.

Retour au passé plus proche. Restons simples en ce passé :

Mon café n'avait même pas tiédi et il n'était que trois heures quinze.

C'était à dire que, dans le même laps de temps où nous nous réveillerions aujourd'hui, dans la tourmente d'une société qui n'avait plus rien à dire mais qui le disait très fort, avec une précipitation qui n'engendrait aucune rapidité d'action, ni le moindre résultat tangible, dans les même cinq infimes minutes, nous vivions



au quotidien, il y avait tout juste un peu plus de cinquante ans, un véritable conte de fées que nous appelions banalement « *le réveil du matin* ».

Ne disait-on pas que « *le mieux était l'ennemi du bien* » ?

Mon café étant encore d'une chaleur vésuvienne, j'eus tout loisir de trancher et presser les six ou sept oranges nécessaires désormais, pour obtenir deux verres de jus.

Mais non, je ne songeai même pas à ma maman, marchande des quatre saisons sur les marchés de Provence dans les années cinquante qui clamait comme slogan :

- « *Un litre de jus par orange ! Trois kilos, cent Francs !* »

Bien sûr que non ! « *Ses* » oranges ne donnaient pas un litre de jus chacune, mais je n'avais pas souvenance qu'il en eut fallu six pour emplir deux verres.

« *Trois kilos, cent Francs !* » ... Il s'agissait bien sûr « *d'anciens Francs* », donc... « *Trois kilos, un Franc !* » à partir de 1958, donc... « *Trois kilos pour quinze centimes d'Euros !* » aujourd'vous.... Euh... j'avais dû faire une erreur de conversion quelque part ou un détail m'échappait....

"*Tchoupie*" n'aimait pas la pulpe.

C'était son droit, et même l'un des plus infimes dont elle ait usé depuis lors.

Je filtrai donc, au « *chinois* »<sup>(3)</sup>, son verre de jus d'orange et le lui apportai en guise de :

- « *Bonjour ! On se réveille...* »

Je revins ensuite dans la cuisine, bus mon café qui était ENFIN parvenu à une température ingurgitable par un humain normalement constitué, et j'engloutis d'un trait « *mon* » jus d'orange, brut de pressage, avec sa pulpe, ses vitamines, ses pesticides et autres cochonneries qui permettaient depuis la "*Sacro-Sainte*" appellation « *Bio* ». Non, là je plaisantais.

Je savais que les agrumes « *Bio* » ne subissaient aucun pesticide... enfin aucun pesticide chimique,... enfin aucun pesticide chimique après la récolte,... enfin aucun produit chimique après avoir été massivement irradiés dans d'immenses chambres nucléaires.

De toutes façons, un produit « *Bio* » était et demeurerait inimitable.

Il était encore à votre jour, généralement « *minable* », ou du moins très laid, un peu sale, truffé de points noirs et à peine plus cher que le même, sans défauts.

C'était très bon pour la santé ... des marchands.

Lorène, ma "*Tchoupie*", était une femme à multiples facettes, un peu comme son « Ninours » de mari.

Autant elle « *faisait le bébé* » jusqu'à l'obtention de son jus d'orange que, sitôt le breuvage dégusté et dégluti, un bisou salvateur du bout des lèvres, elle sortait du lit, se douchait, s'habillait et s'affairait avec une méthode de régisseur de l'Armée napoléonienne (à *Austerlitz*).

Je n'avais pas encore noué mes lacets de chaussures, une espèce de « *Converse* » mais qui coûtaient beaucoup plus cher et ne valaient rien, que déjà notre lit était fait, le sac à dos de victuailles paré pour la journée, et ma petite femme affairée à la préparation des « *en cas* » de nos enfants, Alex et Christine, que nous mettions « *en poids* », tout endormis, sur leur siège respectif à l'arrière du monospace.

En ce temps-là, Alex avait neuf ans et sa grande sœur, Christine, en avait onze.

Notre progéniture, malgré l'heure plus que matinale, tenait absolument à nous accompagner à notre tout premier « Vide-Grenier ». L'idée avait claqué comme un fouet à mes oreilles lorsque ma Tchoupie l'eût évoquée pour la première fois, à table, en rentrant de son travail.

For les vicissitudes de la France, à l'aube de ma cinquante quatrième année, je me trouvais à la tête d'une grande et belle famille, de celles que l'on nommait « *recomposées* », en termes choisis par ce merveilleux troisième millénaire qui se décomposait.

J'étais donc jusqu'à mon second divorce, en quelque sorte, un lien vivant, un pont entre les années cinquante et les martiens d'aujourd'hui, pour un cheptel qui comptait deux adultes de vingt-trois et vingt ans, LeGrand et Gélík, issus de mon premier mariage « *show-business* » des années 80/90, une « *ex* » qui s'en allait et qui revenait comme une chanson populaire, et qui devait accuser la cinquantaine bien sonnée à l'heure où vous seriez, ma chère et tendre seconde épouse qui était ma cadette de vingt-deux ans, mes jeunes enfants précités, Alex et Christine, et tout l'enseignement ainsi que les souvenirs que je partageais à foison, perpétuant la mémoire de mes parents, grands-parents, aïeux et illustres enseignants.

La vie, la mort, le souvenir, l'espoir... finalement, rien ne changeait dans le fond, mais « *la forme* » deviendrait vite nébuleuse, improbable.

Bref, je n'étais plus un « *homme en vue* ».

Mes revenus annuels remplaçaient « *les shows d'un soir* » et, à mon grand désespoir.... ma femme travaillait !

J'étais loin d'être macho, mais quand je disais : « *travaillait* », ce n'était ni une volonté, ni un plaisir, c'était déjà, comme pour la plupart d'entre nous désormais... purement alimentaire.

C'était en cela que la chose fut triste.

Fi des vocations, des passions, des rêves, on travaillait pour « *survivre* ».

« *On* » ne faisait pas toujours, voire quasiment jamais, ce que « *nous* » aurions voulu ; et pourquoi ?

Parce qu'au nom de la démocratie, nous avons offert nos vies tels les gladiateurs qui déclamaient : « *Ave Caesar, morituri te salutant* », à une pincée de technocrates avides et froussards qui avaient besoin d'un milliard d'Euros par tête de pipe pour nous dire que « *nous* », nous avons des dettes, que c'était la crise, et cætera, et cætera.

La peur était mauvaise conseillère, la « *peur du manque* » que ressentait viscéralement les fourmis mutantes qui nous gouvernaient.

La fourmi n'était pas prêteuse, c'était là son moindre défaut...

En fait, ils la cultivaient, la crise, la bichonnaient, la vénèrent.

On t'inventait le crédit « *revolving* ». Pourquoi ? Parce que dès que tu l'avais contracté, tel une maladie « *vénale* », il ne te restait que le revolver pour te tirer une bastos dans le buffet.

Ah, le paiement en dix fois sans frais ! Voilà qui était bien et... vrai.

J'expliquai : Tu achetais un réfrigérateur-congélateur à mille Euros, tu le payais dix fois pendant cinq ans, soit dix mille Euros, et ce n'était qu'APRES qu'« *ils* » ajoutaient les frais.

La Loi aurait dû la droite ligne de conduite commune à tous les citoyens, et non un prétexte pour les petits malins initiés, d'en « *distendre l'élasticité* ».

En parlant de « *conduite* », la Loi, pour rassurer les papis et mamies nonagénaires qui gouvernent nos dirigeants, disait qu'il fallait rouler à cinquante kilomètres heure, là où la nature, notre véhicule, la topographie des lieux, notre expérience et le plus élémentaire éveil des sens, nous entraînaient inexorablement vers les soixante-dix.

Tu te « *gavais* » sur des radars que tu imposais un peu partout, pour veiller sur les pauvres automobilistes débiles que nous étions.

Sitôt, les cinquante-trois kilomètres par heure franchis et flashés, les automobilistes s'en prenaient grosso modo pour trois cent cinquante Euros et un point de permis.

Je me marrais. Je me servais de la voiture de ma femme, car moi, je n'en n'avais plus.

Avec tous les défauts du danger public que j'étais, titulaire des permis de conduire A, B, C, D, E depuis 1974, des Palmes d'Or de la Prévention Routière depuis 1978, je me faisais flasher à chaque fois que j'utilisais la voiture.

J'étais toujours un conducteur modèle, je n'avais jamais eu d'accident ni le moindre accrochage et... j'avais tous les points sur mon permis, mais... je laissais ma voiture au garage.

Lorène quant à elle, n'avait plus que cinq points sur son permis et son salaire ne suffisait pas à payer MES soi-disant infractions.

Donc, on lui avait expliqué qu'elle devait faire un stage pour que des gamins lui expliquassent qu'elle devait prendre conscience qu'elle était bête.

J'écoutais récemment quelque député sénile qui se vantait d'imposer de rouler à cinquante POUR SAUVER DES VIES et que lui, avait tous ses points sur son permis, chose qui était vraie, son chauffeur l'avait confirmée.

Je savais qu'en écrivant ce type de remarques subversives, je me rangeais définitivement dans la catégorie des « *impublicables* », mais il y avait belle lurette que j'avais renoncé à l'illusion d'être un jour, publié.

J'écrivais, comme je vivais, comme je buvais, mangeais, respirais ou faisais l'amour , c'était un besoin, une envie, c'était agréable,... alors pourquoi donc m'en serais-je privé?

Parce que je n'aurais jamais été publié ? Ce n'était pas une raison.

J'allais vous faire marrer.

Ayant toujours eu la plume facile et le style éclectique, dans mon jeune âge, un peu par besoin d'argent, un peu pour tester mon modeste talent, j'avais été le « nègre » de quelques auteurs dont le succès dépassait la capacité à fournir leur éditeur.

Suite au décès de l'un d'entre eux, j'avais adressé, à mon nom, le roman suivant que j'avais écrit pour « *la star* » défunte au même éditeur qui, sans le savoir m'avait déjà publié plus de dix fois.

Lorsque je reçus les commentaires du comité de lecture, je pensai deux choses, dès que j'eus fini de me tordre de rire : « *Soit, ils pensaient vraiment ce qu'ils avaient écrit sur ma prose et mon style, ce qui sous-entendait qu'il ne publiaient le défunt que par complaisance mercantile, soit ils n'avaient même pas lu les manuscrits soi-disant écrits par les "Stars", dès l'instant où elles avaient déjà été publiées, plébiscitées, encensées, ovationnées, télévisées !* ».

A l'âge que j'avais, et à l'heure qu'il était, le choix fut simple : « Ou bien je me faisais violence, je me censurais, et cherchais le sens du vent pour « *lécher le bon derrière* » à seule fin de supplier un éventuel éditeur de bien vouloir donner sa chance à un vieux ringard, ou bien j'écoutais Charles Aznavour ».

Nous étions en 1976, ma carrière évoluait bien et j'avais tout juste vingt ans.

J'ai eu l'insigne honneur de rencontrer Monsieur Charles Aznavour qui séjournait dans le même hôtel que moi, Le Méridien Gouvion-Saint Cyr à Paris.

Timidement, je me hasardai à demander à Monsieur Aznavour de me faire la grâce d'un conseil.

Voici textuellement ce que ce grand Monsieur m'avait dit :

- « *Ne change jamais , suis ta route. Ce n'est pas toi qui dois aller à la mode, c'est la mode qui doit venir à toi* ».

Je n'avais jamais dérogé à ce conseil.

Je n'avais jamais eu longtemps beaucoup d'argent, mais je n'avais jamais eu à baisser le regard, lorsque je me rasais devant ma glace.

Monsieur Aznavour nous avait quittés à l'âge canonique de quatre-vingt-quatorze ans, mais le "*voile de pudeur qui couvrait sa voix*" résonnerait encore longtemps, aux tréfonds de mon âme.

Donc, aujourd'vous, tout en mesurant mes propos, cela va de soi, je ne comptais ni les pages, ni les « *envolées lyriques* » et, tout en restant courtois, je ne sombrais pas dans le « *politiquement-correct* ».

Je n'avais personne à provoquer, ce n'était pas mon genre, aucun esprit de vindicte non plus et plus rien à me prouver depuis des lustres.

J'imaginai simplement que vous me lisiez, vous que je ne connaissais pas, mais à qui je ressemblais un peu, que vous ayez été un, une ou deux cent mille... peu me chaloit.

Et puis... l'espoir... tous les éditeurs n'était pas du même acabit... qui aurait pu savoir ?

C'était beau, l'espoir !

C'était illusoire, mais c'était beau.

Ma Tchoupie, vaillamment, s'en allait bosser chez « *Carrouf* », histoire de « *positiver* », cela allait de soi.

Pour positiver, je vous assurais qu'elle positivait comme dix , ma Tchoupie !

Elle était capable de vous inciter à reconstruire le Château de Versailles, en plus utile (*remarquez qu'on ferait difficilement plus inutile*), sur les ruines de Tchernobyl.

Ce soir-là, donc, Lorène arriva pimpante et fourbue de son « *Carrouf* » quotidien et nous rapporta la conversation qu'elle avait eue avec « *Sonia* », copine de « *boulot* ».

Sonia et son mari auraient participé à un « Vide-Grenier » et auraient empoché cent cinquante Euros dans la journée, à deux, pour dix heures de travail, plus le déplacement, plus le prix du stand, plus la perte de leurs objets, de leurs souvenirs... (*oublions le prix du gasoil qui était devenu tabou*).

Quelle expérience enrichissante !!!

Cette idée, enfin, cette suggestion m'intrigua aussitôt, voire m'enthousiasma au plus haut point.

Il s'agissait en fait de céder ses souvenirs ou objets inusités, voire obsolètes, pour des sommes modiques, sur une sorte de « *marché en plein air* » à d'autres personnes qui conserveraient ainsi un certain pouvoir d'achat et surtout toute leur dignité puisque, par définition, sur un marché, tout le monde était logé à la même enseigne.

Pour l'indomptable que j'étais parfois, cette expérience me permettrait de pouvoir répondre enfin à ce cher Alphonse de la Martine et de savoir si oui ou non, nos objets inanimés eurent ou pas "*une âme qui s'attachait à notre âme et la force d'aimer*."

Dans tous les cas, cette idée de « Vide-Grenier » m'apparaissait bien meilleure et plus tangible que cette sacro-sainte « *solidarité* » surfaite et hypocrite, dont quelques nantis en goguette nous rabattaient les oreilles, en bon donneurs de leçons qu'ils étaient, et à longueur d'autosatisfecit médiatisé.

Lorène me proposait de rencontrer de vrais êtres humains, ceux de la France réelle d'aujourd'hui, lors d'un « *spectacle* » commun au sens de mutuel, et vivant, concret, palpable.

J'étais néanmoins encore loin de me douter que l'expérience me passionnerait à ce point.

Dans un trait d'humour, je répondis seulement :

- « *On parle toujours de tomber de Charybde en Sylla, je ne connais pas encore Sylla, allons-y !* »

Un éclair passa furtivement devant mes yeux, lors duquel je me revis gravir les marches du Palais lors du Festival de Cannes, aux côtés d'André Hunebelle.

Je parlais du Palais, du vrai, celui que la famille Hilton avait racheté et démoli pour y construire une tirelire destinée à ses filles, dont le talent n'avait d'égal que le bon goût.

Un second éclair... je buvais un pastis bien frais, accoudé au bar du petit patio dans le jardin avec Eddie Barclay, à la Maison du Cap...

Loin d'assombrir mes pensées ou me dissuader, ces « *flashes-back* » me firent comprendre qu'à trop se hisser sur les sommets où l'on se retrouve seul, par définition, on en oubliait la base dont on s'éloignait inexorablement et, à fortiori, les fondations qui demeuraient enfouies sous l'épiderme du sol pollué que nous aurions dû fouler plus souvent, tant il était plus sain que les cimes vaselinées qui n'attendaient qu'un dérapage.

Tous les automatismes d'un « *départ en Tournée* » me revinrent illico, avec en prime, tous les excès qui me caractérisaient depuis toujours et à tout jamais.

Hormis les grands qui entreprenaient leur vie d'adulte, (*LeGrand était ingénieur en Suède et Gélík qui suivait encore ses cours de Droit à Aix En Provence, habitait lors avec son fiancé, Stéphane, ingénieur également, à Meyreuil, joli village de la périphérie aixoise*), la famille au grand complet, Alex, Christine, Lorène et moi, nous affêrâmes donc à sélectionner les tout premiers objets destinés à notre inauguration d'un ... « *Vide-Grenier* ».

Chacun d'entre nous s'affecta, naturellement, une tâche précise.

Alex se chargea immédiatement de recenser les anciens jouets, les cartes « *Pokémon* » et autres « *Pet-Shop* » dont il n'avait plus un usage impérieux.

Christine sélectionna les livres et poupées.

Lorène tria les quintaux de linge entassés dans les armoires, valises ou sacs qui n'avaient pas encore été offerts à des œuvres caritatives, et moi, je fis défiler tant de babioles, tant de souvenirs, que je me surpris de nouveau à fredonner du Charles Aznavour :

- « *Me voilà seul, dans ce décor, où partout où mes yeux se posent, y'a des souv'nirs qui se proposent, comme pour mieux m'déchirer encore...* »

Trophées, médailles, cadeaux... il y avait là la panoplie pompeuse et flagorneuse de tous ceux et celles qui croient « *avoir réussi* », avant de s'apercevoir qu'ils n'ont fait que se tromper avec suffisamment de tintamarre, pour en faire des succès de parade.



Les bacs à costumes des galas furent réquisitionnés en vue de l'exode.

Les tréteaux, plans de travail et autres rouleaux de moquette savamment découpés en lés de quatre-vingt centimètres de large pour deux mètres de longueur, emplirent rapidement la petite remorque, vestige d'une escapade « *camping en Haute Savoie* » que nous vécûmes deux ans auparavant, et que je vous narrerai peut être un de ces jours.

Je trouvai bientôt moult similitudes tant avec « *ma tournée de Galas de Prestige* », qu'avec la vie que connurent mes parents dans les années cinquante, lorsqu'ils chargeaient leur 2cv camionnette pour aller vendre leurs oranges, citrons, pommes et bananes sur « *Le Cours Julien* » à Marseille, celui-là même où Sacha Distel chanta pour la première fois ses « *pommes, poires et autres scoubidou* ».

Dès le lendemain du soir où ma Tchoupie avait suggéré cette aventure, nous avons sélectionné sur Internet « *le* » village dans le cadre duquel se déroulerait notre premier gala... je veux *dire* « *Vide-Grenier* » ; désolé pour le lapsus révélateur.

Nous nous aperçûmes qu'en réalité, nous entrions de plain-pied dans une fourmilière gigantesque et rodée, en apprenant que plus de vingt mille Vide-Greniers étaient organisés en France, chaque année.

La nature avait horreur du vide.

A force de se battre par télévision interposée, il n'y avait plus d'animations, plus d'orchestres, plus de galas, plus de concours de chant, plus de "*Majorettes*" ni d'élections de "*Miss*" dans les villages de France.

Les organisateurs, pragmatiques, avaient trouvé un moyen bien plus judicieux pour animer leurs fêtes patronales et autres spectacles vivants : Au lieu de dépenser de l'argent en nous invitant nous, les artistes chers et prétentieux, ils organisaient des « *Vide-Greniers* » qui, non seulement attiraient presque autant de monde, mais lors desquels ils fais payer, parfois très cher, l'emplacement aux « *exposants* ».

Pour l'heure, il s'agissait pour nous de ne pas jouer les pigeons, et de trouver à la fois le village adéquat, et l'organisateur sincère.

« *L'association des chasseurs de Coudoux (Bouches du Rhône) organise, sur le stade municipal, son tout premier Vide-Grenier, le dimanche 23 mai de 5 heures à 18*

*heures. Participation exposant : 10€. La recette sera intégralement utilisée pour le reboisement de la commune, tous les organisateurs étant bénévoles. »*

Notre choix était fait.

De plus la date était "*spéciale*", ma maman était partie à l'âge de 83 ans, il y avait tout juste un an, cette année là, elle avait débuté sa carrière sur les marchés, et elle était née un... 23 mai.

C'était là, une bien meilleure façon de lui rendre hommage, que d'emmener nos jeunes enfants dans la froideur lugubre d'un cimetière.

Seulement, il y avait un « *hic* » ...

Nous étions le Vendredi 21 mai au soir, et il ne restait que deux jours...

Lorène téléphona à dix-huit heures, au numéro qui était indiqué sur l'annonce.

La conversation fut pagnolesque :

- *Bonsoir Monsieur, je suis désolée de vous déranger, mais nous venons tout juste d'apprendre que L'Association des Chasseurs Coudoussiens organise un vide-greniers dimanche et nous aurions aimé y participer.*
- *Eh bé, c'est facile, venez vous inscrire à la salle des fêtes avant dix-huit heures trente, nous venons juste d'avoir un désistement.*
- *C'est à dire que nous sommes situés à soixante kilomètres de Coudoux et il est déjà dix-huit heures quinze.*
- *Eh bé, on vous attend ! Vous cassez pas la tête, ma belle, à cette heure-ci, ça roule bien, c'est juste l'heure de pointe d'Eurocopter et de la Zone de Vitrolles, mais après, ça roule tout seul.*
- *Nous arrivons !*

Pour la première fois nous bénîmes de concert l'achat intempestif d'un boîtier nommé: "*GPS*" (*Global Positioning System*).

J'aurais aimé franchement, pouvoir un jour expliquer calmement, mais réellement à nos « *décideurs* », pas toujours bien conseillés, les dangers réels que représentaient leurs stupides radars, la zizanie latente qui engendrait délation, et ce "*flicage*" qui tueait la confiance.

Je pensai soudain à la dernière réplique du film de Jean-Pierre Melville: "*Tous les hommes sont coupables, tous !*" - Non, Monsieur Melville, c'était la défiance qui générerait beaucoup de conflits, c'était la peur qui créait les guerres.

Nul d'entre-nous n'était dupe, mais personne ne savait qui le dénoncerait, le trahirait, le jugera, le condamnerait ... mais sur la foi de quoi ?

Chacun avait parfaitement compris que la finalité se résumait en quelques mots: "*Le Pouvoir par le fric, dans la division, la crainte, l'insécurité.*" Oui, je disais bien: "*l'insécurité*". Les Pouvoirs Publics n'étaient plus "*gardiens de la Paix*", mais espions en embuscade, traquant implacablement leurs "*administrés*". Le Peuple démocrate et citoyen était devenu la proie de ses propres élus.

L'un des nouveaux "*Jeux du Cirque*" consistait à piéger des automobilistes qui n'avaient pas commis la moindre faute, à seule fin de leur soutirer un maximum de « *blé* ».

Un chef se serait dû d'être un guide, et non un bourreau sadique à l'appétit égocentré sur le ventre gargantuesque d'une hydre en forme de "*poupées russes*", un cercle vicieux de phagocytoses sans fin. Le gros mangeait les petits qui se réunissaient pour manger le gros, désignant à chaque ingestion, un plus petit qui se serait voulu plus gros que tous les autres.

Je parlais de danger...

Outre le fait d'insulter le citoyen en le maternant comme un déficient mental, le « *décisionnaire* » en oubliait les conséquences de sa volonté manichéenne.

L'automobiliste prudent, compétant et sérieux se sentait, se savait traqué, observé, piégé, et ça le gênait considérablement dans sa conduite.

Le citoyen lambda se voyait tout autant harcelé : "*Quelle faute imbécile va-t-on encore me reprocher aujourd'hui ? De quel crime supposé vont encore m'accuser moult de mes semblables ? Dois-je rester stoïque et me battre seul, ou dois-je entrer moi-même dans cette ronde infernale au détriment des miens ?*"

La "*fuite en avant*" ...

Le regard attiré par le tachymètre, c'était dix pour cent de l'attention perdue. Les multiples panneaux, publicités, tags, flashes, étaient autant de pollutions visuelles que nous subissions au nom du néant total.

Les gens que nous avons élus savaient mieux que nous ce que nous voulions en les élisant ... leur déléguer notre propre impuissance, leur déléguer nos doutes, nos craintes, nos peurs, notre instabilité malade.

Le fameux « *chauffard* », celui qui serait prétendument visé, fonçait davantage qu'au paravent et « *pile* » juste avant le radar, ou bien il circulait sans permis, dans un véhicule volé, et se moquait éperdument de ces "*lois qui ne le concernaient plus*", tant il se sentait, il se savait rejeté de tout et de tous.

Les statistiques omettaient de nous informer du nombre des carambolages, juste avant les radars...

Il fallait, bien sûr y ajouter les radars mobiles, les furtifs, les sombres, les obscurs, les anonymes, les "*banalisés*"...

"*Un face à tous et tous contre un !*" Il ne fut point d'autre mousse que taire. On faisait des bulles, ou on se taisait...

Qui n'avait jamais vu un pauvre fonctionnaire de Police, ou un gendarme, tapi dans un caniveau, sous la pluie avec des jumelles ?

N'aurait-il pas été plus judicieux d'imaginer des cours de conduite avec contrôle des réflexes et du pilotage à grande vitesse ?

N'aurait-il pas été plus sérieux de fluidifier la circulation au lieu de l'encombrer d'obstacles ?

Un grand nombre de débats avaient déjà eu lieu à ce sujet dans les années 75/80, quand Monsieur le Président Valéry Giscard D'Estaing avait instauré la limitation de vitesse au nom de la conduite pour tous : "*La Route appartient à tout le Monde!*" - Ben voyons, même aux poissons !

"*L'ennui naquit un jour de l'uniformité*», cher Antoine Houdar de la Motte, n'aurait-il pas été plus pertinent de dire: "*Le danger naquit soudain de la similitude imaginaire*" ?

Nous étions toutes et tous différents mais complémentaires.

Chacune et chacun détenions nos compétences et souffrions de nos lacunes, était-ce suffisant pour détester "*tous les autres*", pour "*mettre des bâtons dans les roues*" de celles et ceux qui "*savaient rouler*", à seule fin de "*rouler soi-même, compétant ou pas*", ou bien "*empêcher celles et ceux qui faisaient ce que nous ne pouvions faire*" ?

Il fallait savoir ce que l'on voulait, ce n'était pas en donnant le permis de conduire à des incapables dangereux, qu'on réduirait le nombre d'accidents, en verbalisant les autres.

Les français évoluaient globalement toujours à la même vitesse et, si le nombre de morts sur la route avait diminué, c'était beaucoup plus grâce aux campagnes de sensibilisation, au recul de l'alcoolisme et à la responsabilisation des trop jeunes et trop vieux conducteurs, qu'au fait de « *rouler au pas* » dans tout le pays.

Certes, au paroxysme du type de raisonnement cher à nos élus et coûteux aux contribuables, si on avait carrément arrêté la circulation, il y aurait eu moins d'accidents d'automobiles.

Nous avons aussi souligné le comportement de chauffeurs routiers, venus des fins fonds de l'Europe pour gagner péniblement leur vie ici et qui furent payés « *au rendement* » ...

Ce qui avait augmenté, c'est le nombre de flashes, de contraventions, de retraits de permis de conduire... mais avait-on réellement retiré le permis des chauffards ?

Alors, la route pour tous ? C'est bien sûr ?

Mesdames, Messieurs les examinateurs, vous vous trompiez de critères quand vous décerniez un permis de conduire.

La conduite, comme l'équilibre ou la chanson, était une notion que l'on avait, ou pas.

Être trop sûr de soi, tout comme avoir peur au volant, tels furent les vrais dangers.

Il ne s'agissait pas de ne pas rouler vite, mais d'anticiper, de savoir s'arrêter, de maîtriser son véhicule.

Pour ce qui était du reste, un adage de droit existait qui disait : « *A l'impossible, nul n'était tenu* » et le législateur accumulait les conditions impossibles pour que le citoyen lambda perdît définitivement confiance en la Justice de son pays.

On pouvait tout de même se poser la question du pourquoi ?

Pourquoi dans le pays qui avait les routes les plus délabrées accumulait-on les obstacles, les « *dos d'âne* », les fameux « *gendarmes couchés* » ?

A part rassurer la vieille dame acariâtre qui harcelait la Municipalité pour en avoir un devant sa porte, à part les quelques magouilleurs et combinards lambdas qui « *touchaient leur commission* » à chaque rond-point, chaque dos d'âne, combien de pneus usés prématurément, de suspensions délabrées, de changements de régime qui polluaient et consommaient davantage de carburant ?

Chaque promenade, chaque trajet professionnel était devenu un « *parcours du combattant* »... et pourquoi ? Pour gaver les oies du Capitole ?

Quelle monarchie, quelle dictature au Monde méprisait-elle à ce point son peuple ?

Ray Ventura chantait « *Qu'est-ce qu'on attendait pour être heureux ?* »

« *Eh bien, j'allais vous le dire (comme aurait expliqué l'un d'entre-eux) ... Nous attendions d'avoir des élus qui se seraient souciés des français au lieu de nous rabattre les oreilles avec La France. Louis XIV n'avait jamais dit: « l'Etat, c'était moi » mais, nous avons bien compris aujourd'vous que, ce qu'ils appellaient « La France », c'était Eux* ».

Quand je parlais des français, vous aviez bien compris qu'il s'agissait du peuple de France, blanc, jaune, vert, noir, arabe, berbère, indien, musulman, juif, catho, franc-maçon, bi, hétéro, lgbt, licorne... et toutes celles et tous ceux qui composaient notre Nation.

Le chat de Tex Avery disait : « *I hate people* ». J'aurais voulu un Etat qui pensât sincèrement et qui eût dit: « *J'aimais les gens* ».

Allez, Madame ou Monsieur l'éditricediteur, on leur avait dit : « *On s'en moquait des carriéristes-opportunistes !* »

Gouverner un pays devait être une vocation, un sacerdoce s'il le fallait.

Je me gavai, tu te gavas, il se gava, on se gava, nous nous gavâmes, vous, vous payâtes, ils crevèrent... C'était de la sorte qu'on conjugua le verbe « *aimer* », en hauts lieux ?

Certes, leur France, ils allaient la redresser. A cette allure, il y aurait les riches d'un côté et les morts de l'autre, comme ça, plus de pauvres !

Finalement, il n'y eut pas d'embouteillage et je ne vis qu'un radar que nous connaissions déjà, calibré à cent dix kilomètres heure à l'entrée d'un tunnel, bon là, je m'inclinai, normal.

Il était dix-huit heures cinquante lorsque nous nous garâmes sur le petit parking de la sympathique salle des fêtes de Coudoux.

Il y avait encore de la lumière.

Nous gravâmes à la hâte les quelques marches du perron, et entrâmes tout de go, à demi essoufflés.

- *Eh bé... vous avez fait vite. On ne vous attendait pas avant sept heures et demi !*

Deux braves sexagénaires pimpants, assis à une table de cantine nous accueillirent avec une bonhomie qui faisait plaisir à voir ... et à entendre.

Nous nous assîmes sur les chaises scolaires qui leur faisaient face et procédâmes enfin à notre inscription « *officielle* ».

Lorène demanda quelques conseils en précisant qu'il s'agissait de notre tout premier vide-grenier, la réponse fut limpide :

- *Vé, comme nous, ma belle, c'est notre premier aussi ! On va tous s'y mettre, on balise le parcours, on vous accueille à partir de quatre heures du matin et on vous place. Demain on trace les emplacements à la chaux et dimanche, buvette, merguez, sandwiches, boissons... tout ce que vous voudrez !*

Nous échangeâmes notre vieux billet de dix Euros contre un reçu et un vade-mecum flambant neufs.

Cette fois, c'était sûr, la Grande Aventure commençait !

Trois heures quarante, le Jour "J" !

J'ouvris le portail, avançai le monospace dans la pénombre du hall d'accès au garage et y attelai la petite remorque, chargée comme Baudet.

J'eus juste le temps d'ouvrir une portière arrière, pour céder la place à Lorène qui portait dans ses bras, un Alex tout endormi dans un sac de couchage, et une Christine somnolente et titubante sur leurs traces.

- « *Tournez à gauche* »

La voix mécanique du GPS nous agressa dans la tiède pénombre de ce matin de mai.

Nous prîmes la route, sourire aux lèvres, en imaginant que nous allions rejoindre quelque Gad El Maleh pour un spectacle imaginaire commun.

Je ne savais pas encore si Dieu, Allah, Yahvé, Bouddha existaient, mais j'avais envie d'y croire.

La Vie est tout de même, parfois, bien faite.

Il avait toujours existé des artistes, des gens bourrés de talent, d'humour, de gentillesse.

Je pensai soudain à l'époque où Camus et Coullier se disputaient pour Linda de Souza et sa « *Valise en carton* ».

Jean-Claude avait gardé Johnny (*lui aussi disparu depuis*), Fugain...

Coullier était parti de son côté, sur la pointe des pieds dirai-je, et aujourd'vous, il nous offrait Gad El Maleh !

Un trésor de talent, de gentillesse, de pudeur, ce garçon.

Je ne l'avais jamais rencontré.

J'étais déjà dans mes « *procès médiatiques* » quand il débutait timidement dans l'équipe d'Elie Kakou.

Je l'avais découvert, comme tout le monde, grâce à Gilbert Coullier, sur scène et déjà célèbre.

- « *Et moi, je suis là... enfin, pour le moment...* » - Vous voyez, le talent, c'est ça.

Dans ce simple sketch du « *Téléphone portable* », Gad El Maleh avait résumé dans cette « *petite réplique du grand-père* » : « *Et moi, je suis là... enfin, pour le moment...* », tout ce que j'allais essayer de vous dire avec des milliers de mots imprimés, sur des centaines de pages.



J'avais fréquenté suffisamment de véritables artistes de tous horizons au cours de mes ... cinquante ans de carrière, pour n'avoir jamais été « *fan* » de qui que ce soit, mais lorsque je voyais, quand j'entendais des artistes comme ce garçon, j'avouai être béat d'admiration.

Pas la moindre forfanterie, une pudeur indicible gravée au plus profond du regard, et une observation si « *pointue* » des gens tels qu'ils étaient, qu'à chaque phrase, Gad El Maleh refaisait un peu, une petite parcelle du Monde.

Pour l'heure qu'il était à cette époque, nous nous dirigions vers Coudoux, sourire aux lèvres, en imaginant que notre GPS avait été conçu par de véritables ingénieurs « *Barrocaïns* ».

Nous approchions de l'entrée de l'autoroute.

Sur le petit chemin vicinal qui nous servait de « *raccourci* », nous aperçûmes le camion-benne des éboueurs qui avaient déjà entamé leur labeur matinal.

Presque machinal, juste avant d'arriver à leur hauteur, je dis à Lorène :

- « *Ouvre la fenêtre.... Demande à lui, là-bas* » ...

... et cela nous fit rire...

Il était presque quatre heures du matin, Gad El Maleh devait être en train de regarder « *Chasse et pêche* », dans une quelconque chambre d'hôtel, et nous citations ses « *pensées* », comme s'il s'agissait de Blaise Pascal !

Voilà décidément un dimanche qui augurait les meilleurs auspices !

- « *Faites demi-tour avec prudence* »

Si la pauvre « *fille du GPS* » avait entendu notre éclat de rire à ce moment-là, elle se serait certainement posé un grand nombre de questions.

C'était ça qui était chouette, en fait.

Notre société avait fait tout ce qu'elle pouvait pour nous ficher, nous cataloguer, nous quantifier, nous phagocyter et, un seul artiste arrivait et faisait « *exploser la machine* ».

En 1953, Fred Zinnemann tournait « *Tant qu'il y aura des hommes* », eh bien nous (*Lorène, les enfants et moi*), nous croyions en l'avenir « *Tant qu'il y aurait des artistes* ».

Je vous disais à une époque, que La Vie était parfois bien faite.

En 1986, au faite de mon succès, je fis un très médiatique « *mariage-show-biz* ».

Je roulais en Rolls-Royce, caracolais la une des journaux, j'avais la tête plus grosse que les anneaux de Saturne...

« *Quand ça partait tordu, ça n'arrivait pas droit.* »

1991, je perdis tout.

Adieu, veaux, vaches cochons, couvée...

J'en avais bavé suffisamment pour prendre conscience que, pendant que je faisais l'intéressant, il y avait des millions de mes concitoyens qui en bavaient davantage et qu'en fait, durant toutes ces années, je n'avais fait que m'éloigner d'eux au lieu de les aider à avancer.

Je m'étais pris pour le Phare d'Alexandrie, et je ne fus qu'une luciole excitée dans un jardin de campagne.

Au lieu de sombrer dans la déprime, j'avais préféré parodier « *Pénélope* » : "*Cent fois sur le métier remettez votre ouvrage...*"

1997, je rencontrai Lorène.

Je lui avais interprété « *Le ringard magnifique* ».

Elle remit les pendules à l'heure en un éclair :

- « *Tu n'es plus rien dans ton Monde, mais si tu fais l'effort nécessaire, tu peux être beaucoup dans le mien, et peut, être qu'ensemble, nous pourrons faire le nôtre* ».

Grâce à elle, j'avais repris une vie d'aventurier.

A un moment, elle avait même songé à tenter de nous faire embaucher au « *Guide du Routard* ».

En ces quelques années, nous avons vécu ensemble tellement d'expériences enrichissantes, que j'en étais venu à me demander à quoi ont bien pu me servir toutes les précédentes.

La preuve : j'écrivais.

Et quand je disais : « *J'écrivais* », c'était dans le sens où je vous l'expliquais tout à l'heure, plus de relations, plus rien à prouver, pas de « *business* » en vue, pas de « *scoop* », juste l'envie de partager ce que nous avons vécu ensemble.

Le soir, lorsque Lorène arrivait du travail, ou le Mercredi, quand les enfants avaient fini leurs devoirs, ou le week-end quand Gélik et Stéphane nous rendaient visite, ils lisaient les quelques pages que j'avais écrites auparavant.

Ils étaient à la fois mon « *comité de lecture* », mes critiques sans complaisance, et mon "*Fémina*", mon presque « *Goncourt* ».

Quand je les entendais rire, commenter, analyser, je voyais une grande famille, heureuse, unie, qui partageait plein de choses vraies.

Pas de projecteur, pas de journaliste, pas d'épate... « *Bienvenue dans le Monde réel* » aurait pu dire "*Morphéus*" dans « *Matrix* ».

Sans avoir jamais encore réalisé le tout premier, « ces » Vide-Greniers me rappelaient de plus en plus la Tournée.

- « *Il était cinq heures, Coudoux s'éveillait* » aurait pu nous chanter Jacques Dutronc.

J'en étais à ce stade de mes réflexions philosophiques, lorsque j'aperçus un homme vêtu d'un gilet jaune, balançant, tel un sémaphore de campagne, une lanterne à bout de bras.

L'association des chasseurs coudoussiens nous accueillît dans un ballet de leurs multicolores.

Leurs pareils à cent lieues ne firent point connaître, mais pour leur coup d'essai, voulurent des coups de maître.

Je baissai ma vitre à hauteur du Cid et « *fail* (B) » demander :

- « *Rodrigue, as-tu du cœur ?* »

Je dus me contenter d'un :

- « *La Source, emplacement 127* », qui seyait mieux à la situation et à l'entendement de mon guide.

- « *Avancez jusqu'à la première barrière, un collègue va vous donner votre badge d'exposant* »

Quelle organisation !

Nous parcourûmes donc les trente-cinq mètres qui nous séparaient encore de « *la première barrière* » et, parvenu à la hauteur de Don Diègue :

- « *La Source, emplacement 127* »

Maurice, qui tenait le rôle de Don Diègue, ce matin-là, éplucha son listing mécanographié, trouva notre nom, le surligna au Stabilo Boss « *comme si Stabilo Boss mangeait du pain* » me surpris-je à sourire.

Nous ré-ingurgitâmes rapidement nos sourires, car nous craignîmes que Maurice se méprît et nous ne voyions pas comment nous aurions pu nous justifier en parlant de Corneille ou de Gad El Maleh à ce brave homme courageux dans la fraîcheur matinale des rues de Coudoux, Bouches du Rhône, en ce beau Dimanche vingt-trois mai, à cinq heures dix du matin.

Il était vrai qu'il faisait frais dehors, nous étions en tenue légère et de brefs frissons nous parcoururent l'échine.

Solidaire, je lançai à Maurice :

- « *Vous n'avez pas froid ?* »
- « *Froid ? Vous rigolez ? On est là depuis trois heures du matin, on a bu dix cafés et une bouteille de Château Minuty... on a une forme de chasseurs de sanglier !* »
- « *Ben mon cochon...* » balbutiai-je niaisement.

Don Diègue s'adressa à Chimène. - Qu'est-ce que je racontais ? - Maurice interpella Ginette :

- « *How Nette ! C'est les La Source ! tu sais, les ceusses d'avant-hier soir ! On te leur a donné le 127 !*
- *Eh non, peuchère, faut pas les mettre au 127, c'est au fin fond du stade. Attends, je bipe Etienne, j'y dis de les mettre à l'entrée. Y seront mieux placés.* »

Nous fûmes scotchés !

Lorène et moi échangeâmes un rapide regard.

Nous communiquions dans la famille comme en FTP, sur internet, par « *paquets informatiques* ».

Un regard d'un dixième de secondes suffisait à faire passer l'info.

Ce regard-là qui, évalué à la louche, avait dû durer trente-sept centièmes de seconde, signifiait en fait :

- « *Non, mais tu te rends compte du mal qu'ils se donnent pour nous ? Ils ne nous connaissent même pas, nous leur avons tout juste donné dix Euros, ils nous ont attendu exprès l'autre soir, et là, nous avons droit à un traitement de faveur, juste parce qu'ils nous ont trouvés sympathiques et que nous débutons, comme eux. Chapeau !* »

La pantomime qui s'en suivit ne fut pas triste non plus.

Je jetai un coup d'œil rapide dans le rétroviseur, et j'essayai d'évaluer la longueur de l'embouteillage dont nous étions la cause.

Une bonne cinquantaine de véhicules d'exposants patientait dans notre sillage inerte.

Pas le moindre coup de klaxon.

L'aube se leva paisiblement. Les cigales n'avaient pas encore pris leur quart sur les grillons.

J'entendis si distinctement le chant des « *Grillons* » que j'en vins à penser à mon vieux pote « *Pierre Vassiliu* » en me demandant ce qu'il avait bien pu devenir, lui qui était encore vivant à cette époque.

J'avais su qu'il avait repris un titre de Bobby Lapointe... Je pensais qu'il était parti vivre en Casamance, ou un truc comme ça... Il allait survivre, puis mourir à Sète, près de Georges Brassens, en 2014.

Visiblement, Ginette était parvenue à joindre Etienne sur son talkie-walkie, puisqu'elle s'approcha de Maurice pour lui faire un rapport « *à l'oreille* ».

Maurice moulina l'espace de son bras tendu en un mouvement latéral continu qui devait signifier :

- « *Avancez, Etienne va vous récupérer plus loin !* »

Il s'approcha tout de même pour nous préciser à voix basse :

- « *Suivez l'entrée « Exposants ». Je vous donne le sticker du 127, mais vous le rendrez à Etienne qui vous donnera le 12 à la place ».*

Je remerciai ce brave Maurice d'une moue impressionnée et d'un hochement de tête à la fois obéissant, entendu et "complice". (*C'est fou ce qu'on arrive à exprimer, juste en hochant de la tête !*)

Nous ne fûmes pas interloqués, mais... que voudriez-vous rajouter à ça ?

Nous parcourûmes encore.... Trente, trente-cinq mètres ? (*Oui, je sais, le talkie-walkie, les sémaphores... mais bon, il fallût bien qu'ils s'amusassent un peu, les chasseurs coudoussiens*).

Je plaisantais, mais nous n'étions pas au bout de nos surprises.

Effectivement, Etienne nous accueillit, récupéra l'autocollant marqué 127 au gros feutre noir et, en nous remettant le « 12 », murmura discrètement à mon oreille :

- *Avancez-vous au 12, mais attendez pour déballer, je vais essayer de vous donner carrément le « 1 » ...*

Moi :

- « *Carrément ?* »
- « *On va se gêner !* »

Cette réplique fut une révélation.

C'était donc à Coudoux que Gérard Lanvin avait trouvé une de ses meilleures répliques dans « *Le Boulet* » ...

J'étais très bête parfois. Je le savais.

Le fait de pénétrer dans l'enceinte du stade nous propulsa dans un autre univers.

Une nuée de "prêts-à-tout" munis de lampes torches assaillit littéralement notre véhicule.

Les questions fusèrent :

- « *Téléphones portables ?*
- *Jeux vidéo ?*
- *Appareils ménagers ?*
- *Combien le vélo dans la remorque ?*
- *Vous avez des habits pour une petite fille de huit ans ?*
- ... »

Nous voulûmes répondre à chacun, ne pas être submergés, mais tout le monde parlait en même temps.

Etienne comprit, enfin surtout « *vit* » l'essaim qui se formait autour de notre véhicule et accourut à la rescousse :

- « *Allez, zou, installez-vous directement au « 1 », il n'avait qu'à arriver à l'heure... quand on dit cinq heures, c'est pas cinq heures trente. Je vous aide à manœuvrer.* »

Là, nous fûmes vraiment gênés, car si ça se trouvait, c'était à cause de nous si le « 1 » était en retard puisque c'était nous qui avions causé l'embouteillage, tout à l'heure de ce jour-là.

Etienne n'eut même pas à intervenir dans la manœuvre.

Une brave dame qui avait déjà réussi à récupérer une petite poussette qui dépassait de la remorque, se campa sur l'emplacement numéro « 1 » et nous « *garda la place* ».

Un vieux monsieur édenté qui avait dû être, de longues années durant, conducteur d'engins, se plaça devant le monospace et nous fit signe de contre-braquer pour aligner la remorque.

Chacun, chacune y alla de son conseil, de son aide...

Ce fut magique, hallucinant.

Il était cinq heures quarante-cinq du matin sur le stade municipal d'un village de Provence et on se serait imaginé en vacances dans les rues de Marrakech.

Nous suivîmes donc les conseils pertinents qui fusaient tous azimuts, et descendîmes enfin du véhicule.

Enfin, Lorène et moi ; les enfants dormaient à poings fermés malgré l'animation bourdonnante.

La brave fatma s'était déplacée sur le côté pour nous laisser installer la remorque.

Elle tenait néanmoins d'une main ferme, l'anse de la poussette, signe qu'elle la voulait impérativement :

- « *Combien, la poussette ?*
- *Euh... vingt Euros ?*
- *Quinze ?*
- *Si ça peut vous faire plaisir...*
- *Vous la gardez pour moi, je vais chercher le flouze .*
- *Oui, si vous voulez... »*

La dame s'éloigna à la recherche d'un certain « *Kamel* » qui aurait détenu le porte-monnaie...

Tous les autres reprirent l'assaut :

- *Combien le vélo ?*
- *Quinze euros*
- *Dix ?*
- *Non, quinze !*
- *Allez... douze...*

Nous étions, de toute évidence, obligés de « *rigoler* ».

L'autre s'en aperçut et rit aussi, tout en me gratifiant d'un regard complice :

- *D'accord ? Dix Euros ?*
- *Eh oh ! Vous venez de dire douze...*
- *Je sais, mais j'ai que dix... allez... c'est pour le pitit...*
- *Ok, ok... vous êtes des malins à Coudoux...*

Il se marra.

Il me tint son billet de dix Euros et partit triomphant, sa bicyclette d'enfant sous le bras, comme s'il avait conquis un trésor.

Je regardai pour la première fois avec une attention particulière, ce billet de monnaie.

Ce fut presque émouvant, comme un symbole à multiples facettes.

C'était à la fois notre première recette de la journée, un lien avec ce gars que nous ne connaissions pas, mais qui allait offrir une bicyclette à son fils, un contrat avec



l'avenir, le prix du stand qui était déjà amorti, et la récompense pour un travail humble que je venais d'effectuer.

Christine qui n'était pas vénale, mais qui est une fille, s'éveilla au bruit du papier froissé.

Je plaisantais.

Elle bailla, sortit de sa torpeur, descendit du véhicule, les cheveux en bataille :

- *« Maman ? Quelle heure est-il ? Tu as un miroir ? Elle où la brosse ? Waouh, déjà dix Euros ? Elle où la boîte pour les sous ? Bon, moi je tiens la caisse ! En fait j'ai trop faim, qu'est-ce qu'il y a à manger dans le sac ? »*

En guise de réponse, je lui donnai le billet de dix Euros.

Lorène, plus constructive, récupéra sur le siège avant, la boîte de galettes qu'elle avait prévue à cet effet et la donna à Christine avant de partir à la recherche du sac à victuailles pour y quérir de quoi préparer un vrai petit déjeuner.

Il aurait fallu pouvoir écrire en plusieurs dimensions car, pendant que je vous narrais cela, sur le stand, ce jour-là, les questions fusaient toujours, ce petit monde s'excitait comme si nous étions Marco Polo qui aurait ramené des trésors d'un merveilleux et lointain voyage et qu'il serait juste venu d'accoster dans le port de Lisbonne.

- *Le fer à repasser, il marche ?*
- *Non, il fonctionne... (Je ris)*
- *Deux Euros ?*
- *Non, DIX euros !*
- *Trois Euros ?*
- *Bon, soyez sympas, laissez-nous installer le stand...*
- *Allez, cinq Euros !*

On rît, on marchanda, ce fut Capharnaüm de Judée en Provence...

Autour de nous, les autres stands qui s'installaient vivaient à priori la même effervescence, avec plus d'expérience que nous, apparemment.

Bref, tout en vendant, encaissant, riant de bon cœur avec tous ces gens qui tentaient de nous « couillonner » de façon fort sympathique, nous parvînmes tant bien que mal à organiser un "barrage".

Vous auriez entendu par là que, le monospace et la remorque représentant déjà une barrière naturelle, nous disposâmes les tréteaux et plans de travail en fer à cheval, nous ménageant à l'intérieur un espace d'environ quatre mètres de long pour un mètre cinquante de large, dans lequel nous pûmes enfin, tranquillement déballer les bacs et autres cabas pleins de trésors dont nous ignorions l'importance, la veille.

Les bandes de moquette bleue prirent place sur les plans de travail.

Lorène rangea d'un côté les vêtements et appareils ménagers qui ne firent pas long feu, tant les dames s'affairaient autour avant même leur déballage :

- *Vous avez du « six ans » pour fille ?*
- *Combien le mixer ?*

Alex venait de se réveiller.

Il avait la tête dans le pâté, il bailla à s'en décrocher le maxillaire, mais IL VOULAIT son stand de « *Pokémon* » !

Lorène s'occupa de le rassurer, de le vêtir correctement et de le sustenter pendant que je lui aménagai « *son* » espace « *Pokémon* ».

Depuis la voiture où elle rangeait ET COMPTAIT les sous, dans deux boîtes différentes, une pour les billets, l'autre pour les pièces, Christine lui lança :

- *« Alex, tu peux vendre aussi les poupées si tu veux, moi je m'occupe de la caisse. Papa ! Tu sais à combien on en est ?*
- *-Euh... ben il est six heures trente...*
- *Pas l'heure, les sous !*
- *Non, je ne sais pas, vingt-cinq, trente Euros ?*
- *Quatre-vingt dix ! Sans compter les pièces. »*

Lorène interrompit l'étalage du beurre dans le sandwich d'Alex pour échanger un regard plein de fierté et de bonheur avec moi.

Quatre-vingt dix euros, en trois quarts d'heure en s'amusant comme des mômes... Super !

Sur le coup des huit heures, Maurice, Ginette, Etienne et deux autres « chasseurs coudoussiens » vinrent s'enquérir de notre satisfaction et nous demander si nous n'avions besoin de rien.

C'est Ginette qui parla en premier :

- *La buvette va ouvrir, vous avez droit à un café gratuit avec le stand.*

Christine, pratique :

- *Il y a des toilettes ?*
- *Oui, bien sûr, la petite maison avec le toit en tuiles, à quatre pentes, derrière le barbecue des merguez...*
- *Merci, il y a du chocolat au lait ?*
- *Non, mais je vais t'arranger ça. Viens dans un quart d'heure, Suzanne habite juste à côté, elle va aller en chercher chez elle.*
- *Papa ? Je peux aller à la buvette ?*
- *Oui, bien sûr.*
- *Combien je prends de sous ? Tu veux quelque chose ? Bon, je prends dix Euros, c'est bon ?*
- *Prends-en vingt !*

Lorène, cartésienne responsable de la bonne éducation des enfants :

- *Christineeee ! Tu prends DIX Euros, tu vas chercher le café qui est gratuit pour ton père, tu t'achètes un gâteau ou une friandise et TU EN PRENDS AUSSI POUR TON PETIT FRERE et, quand les chocolats au lait seront arrivés, maman viendra avec vous et je paierai le reste.*
- *Grrrr... toi, t'es pas marrante, je préfère négocier avec Papa...*
- *Oui, mais Papa, tu sais que les sous, il s'en fout, alors, forcément, c'est plus facile...*

C'était une équipe ! Une vraie ! Je regardais ma petite famille s'affairer, négocier, économiser, « *défendre le beefsteak* » et ne pus m'empêcher de revoir en une « *photo vivante* » les quatre-vingt-sept personnes qui m'entouraient dans les années 80/90...

On avait gagné des millions... et il n'en restait rien.

Chacun, dans sa précipitation, dans sa fébrilité à vouloir « *tout et tout de suite* », avait scié la branche sur laquelle il était assis.

- « *Papa, tu sais que les sous, il s'en fout...* » signifiait pour Lorène : « *Il faut donc y faire attention à sa place* »
- « *Jean, tu sais que les sous, il s'en fout...* » signifiait pour mon équipe « *Il n'y a qu'à se servir !* »

Tels une nuée de sauterelles, sitôt que « *le vent eut tourné* », ils s'en sont toutes et tous allés rejoindre « *la concurrence* », sans état d'âme, ni remord.

Je n'avais jamais existé pour eux en qualité d'être humain. Je ne fus juste qu'"une filière", de la gloriole et du fric....

Je souriais encore parfois lorsque j'entendais une de mes « découvertes », devenue célèbre qui narrait sa biographie à un animateur-télé... « *J'ai débuté grâce à Robert Hossein qui m'a découverte au Palais des Congrès.... Je dois tout à Claude Carrère, je sortais à peine du Cours Simon...* »

J'étais forcé de rire en revoyant dans une mémoire déjà archivée, ces « minottes » que j'avais trouvées, toutes timides à Montpellier, Vorey Sur Arzon, Audincourt ou La Ferté Bernard et qui, sous le prétexte d'une gloire éphémère, en étaient réduites à renier leur vie, leur enfance, leur région, leur famille...

Et vous eussiez voulu que je regrettasse cette époque ?

- *Monsieur, c'est combien, le vase en terre cuite ?*
- *Euh... pardon ?*
- *Le vase, là ? Combien ça vaut ?*
- *Oui, désolé, j'avais la tête ailleurs... Ce n'est pas de la terre cuite, c'est de la porcelaine de limoges, madame. Cet objet a appartenu à ma mère...*

« *Objets inanimés aviez-vous donc une âme qui s'attachait à notre âme et la force d'aimer ?* »...

Une dame me demanda le prix d'une « *glacière de table* », en porcelaine blanche de Limoges, datant du début du siècle dernier, que ma grand-mère avait offerte à ma mère dans les années soixante :

- *Tiens, Angèle, prends la carafe, tu la mettras à ton cabanon, moi, ça m'encombre.*
- *Mais, maman, c'est du Limoges !*
- *Eh oui, c'est du Limoges ! Ton père m'a offert ça. Je sais que c'est du Limoges ! Tu me vois piler de la glace pour remplir un pot à eau ?*

Ma mère avait donc accepté ce précieux présent qu'elle n'a jamais utilisé « *parce qu'il lui venait de sa mère* », mais, l'organe engendrant parfois la fonction, elle en avait acheté un autre, similaire mais plus ordinaire « *pour le cabanon* ».

Ce... cabanon, situé plage du Jaï à Marignane, à l'époque où l'Etang de Berre regorgeait de daurades, loups<sup>(4)</sup>, girelles et autres poissons de Méditerranée, avant l'installation de Shell-Berre et de la centrale EDF de Saint Chamas, hébergeait nos

sorties dominicales et servait à recycler les objets obsolètes de la maison, car, à cette époque, on ne jetait rien.

Ainsi, la vieille glacière en bois doublée de zinc, inutile depuis l'avènement du « *Frigidaire* » dont la marque était en fait « *Général Electric* », avait migré depuis notre domicile jusqu'au Jai.

Le vendredi soir, j'accompagnais mon père jusqu'à Saint Antoine, pour aller acheter, chez le père Reil, un gigantesque « *pain de glace* » qui « *nous faisait la semaine anglaise* » (*entendez le week-end*).

Cette situation avait d'ailleurs inspiré à mon cher paternel, un jeu de mots qui le faisait marrer et qu'il nous servait de façon récurrente.

Chaque fois que quelqu'un disait : « *C'est pas pareil* », il ajoutait en riant :

- « *de la glacière*
- *Pardon ?*
- *Eh oui ! C'est Papa Reil de la glacière... à Saint Antoine, le marchand de glace !* »

Et cela suffisait à engendrer la bonne humeur.

Si nous connaissions « *le juste prix* », la vraie valeur des joies simples, nous nous aperçûmes rapidement que nous étions toutes et tous multimilliardaires sans le savoir.

- *Bon, vous en voulez combien du vase ?*
- *Soixante Euros*
- *Ce n'est pas cher*
- *Et pourtant, si vous saviez la valeur qu'il a pour moi...*

« *Objets inanimés aviez-vous donc une âme qui s'attachait à notre âme et la force d'aimer ?* »...

Plongé que j'étais dans ma nostalgie, j'avais répondu machinalement.

Soudain, j'atterris... « *Soixante Euros pour un seau à glace, pas cher ???* »

Je levai les yeux et me retrouvai à Coudoux.

Côté Lorène, une jolie « *black* » d'une trentaine d'années était en train de confectionner une garde-robe de rechange pour ses enfants, en empilant une quantité phénoménale de vêtements qu'elle sélectionna et replia méticuleusement.

Dans la voiture, Christine comptait et recomptait les sous.

Alex empilait fièrement des pièces d'un Euro qui remplaçaient peu à peu les « *Pokémon* » qu'il avait vendus.

Et moi, je découvrais une dame, très bien habillée, la cinquantaine, parée de bijoux en or massif, qui contemplait ... le pot-à-eau de ma grand-mère... **UNE MARCHANDE !**

Nous n'avions pas prévu ce type de situation :

- *Vous savez, madame, c'est un Limoges que ma grand-mère avait offert à ma maman en...*
- *Ça, je m'en moque, c'est pour le revendre. Vous me le faites à combien ?*
- *Désolé, madame... Je ne vous le vends pas. Ce n'est pas un question d'argent, mais un « vide-grenier », c'est un état d'esprit, pour nous. L'idée est de faire plaisir à des gens et de prolonger l'aventure de nos objets...*
- *Ouh là... un sentimental ! Vous vous y ferez vite ! Bon, je vous en donne trente Euros.*
- *Casse-toi.*
- *Plait-il ?*
- *Vous m'avez bien entendu. Barrez-vous.*

Lorène, voyant la dame partir sur ses talons-aiguilles dans la terre poudreuse du stade coudoussien, tout en maugréant des insultes très BCBG, fut intriguée et s'approcha de moi.

- *Un problème, mon Ninours ?*
- *Non, c'est une espèce d'antiquaire qui voulait acheter un truc pour le revendre, je l'ai envoyée balader.*
- *Tu as bien fait. Je t'aime. Bisou. Tu as vu ? ça marche à fond ! Je m'éclate !*

Nous ne nous aperçûmes pas tout de suite qu'en vendant nos souvenirs, nous perdions nos âmes.

Certes, la plupart de ces reliefs de mémoire ne nous étaient pas "*communs*".

Je comprendrai bien plus tard qu'une "*famille recomposée*" n'était peut-être que la somme de deux familles... décomposées.

Jadis, les grandes familles additionnaient les ancêtres. Désormais, nos racines se bradaient au plus offrant, chacune et chacun espérant une vie meilleure, sans passé, mais monnaie en poche.

C'était une bien étrange manière d'amener l'individu à... l'isme.

Lorène retourna rayonnante sur « *son espace-stand* » négocier une sorte de « *râpe à fromage guitare* » avec une mémé édentée qui avait la même, "*dans le temps*", et qui ne parvenait plus à en trouver « *une vraie* », comme celle-là :

- *Deux Euros, madame*
- *Vous me la laisseriez à un cinquante ? J'a une petite retraite, vous savez...*
- *Mais avec plaisir, madame ! Va pour un cinquante ! – Christine ! toujours tu comptes tes sous ?*
- *Oui, maman ! On en est à cent soixante-treize euros et soixante-dix cents !*

Nouvelle œillade de Lorène à mon intention...

Forte de cette manne providentielle, du merveilleux soleil irradiant les joues d'Alex qui confectionnait un petit château fort avec ses Euros, ma tendre et douce décida d'aller chiner avec les enfants « *pour se dégourdir un peu les jambes* ».

Ma surface de vente s'étendait désormais tous azimuts et je négociais les cartes « *Pokémon-légernaire* », les tee-shirts « *Betty-Boop* », les sacs à main « *Hello-Kitty* », l'avant dernier roman de « *Guillaume Musso* », ma médaille de citoyen d'honneur de la Ville de Courseulles sur Mer, avec un enthousiasme de camelot.

Christine arriva soudain essoufflée :

- *Papa ! Viite ! Donne-moi trois Euros !*
- *Vous n'avez déjà plus de sous ?*
- *Mais siiii, mais j'ai trouvé un cochon pour maman ! Il est trop beau ! Je veux lui faire la surprise !*

Là, elle invoquait la « *raison d'état* », j'obtempérai.

Lorène collectionnait les cochons.

Elle vouait un culte sans borne à ces petits animaux rondouillards, à telle enseigne que nous avons même adopté une véritable truie vivante, « *Kimberly* », dont elle avait fait son animal de compagnie.

Je vous aurais narré la chose, « *si vous l'aviez bien voulu bien* », comme aurait dit Lucien Jeunesse, et vous auriez compris que Jacques Brel avait tort.

Les cochons, ça n'avait rien à voir avec les bourgeois. C'était génial, les cochons et pas bête du tout.

Pour Christine, et pour trois Euros, il s'agissait ce jour-là d'agrandir la collection de souvenirs de voyages, en céramique, porcelaine, bois, métal, que sais-je encore, de figurines stylisant le ... cochon, qu'affectionnait sa maman.

Lorène avait installé une vitrine dans notre salon, débordant de quelques... soixante-quinze « *porcînets* ».

- « *Alors, ceux-là, c'était Londres, celui-ci vient de Suède, ça, c'est une truie de Tolède, le tout petit, c'est Londres encore, « Covent Garden », nous avons déniché ces deux-là à Florence...*

Soixante-quinze, vous disais-je ! Il y en aurait bientôt, soixante-seize, et ce serait un jour, les seules choses qu'elle emporterait de NOUS, lors de "son" divorce.

Lorène revint bientôt avec Alex, tous deux les bras chargés de victuailles, sandwiches odorants et fumant, canettes de boissons...

Ma Tchoupie fut presque inquiète :

- *Tu as vu Christine ?*
- *Oui, elle est sur le salon, elle promène.*
- *Elle ne m'a même pas dit où elle allait !*
- *Ne t'inquiète pas je te dis.*

Christine, cachée derrière le stand voisin, ne perdait pas une miette du dialogue.

Elle surgît soudain, triomphante, brandissant un petit porc en céramique rose, qui avait des lunettes de soleil et jouait du banjo :

- *Ta-tan !*
- *Oh ! Le petit cochon ! Qu'il est mignon !!!*

Visiblement l'effet escompté avait atteint son goal. J'aurais offert une Porsche décapotable dernier modèle à ma Tchoupie, elle n'aurait pas été plus heureuse.



A quatre pattes, Christine s'insinua sous les tréteaux du stand pour nous rejoindre.

Son goret musicien en main, Lorène serra sa fille dans ses bras, la couvrit de baisers :

- *Je suis trop contente ! On va le mettre dans la vitrine !!! ça m'en fait combien, maintenant ?*

Et Alex, Christine et moi d'entonner de concert :

- *SOIXANTE SEIZE !!!*

Il ne s'agissait même plus de joies simples. À ce stade-là, nous « *partions en sucette* » littéralement. L'euphorie du bonheur sans doute...

Assis à tour de rôle sur des chaises pliantes « *Décathlon* », nous savourions nos merguez et autres cochonneries avec la joie de convives chez Annie Cordy et Bruno.

Ce premier vide-grenier se passa ainsi, jusqu'à dix-huit heures où nous nous résignâmes à entreprendre de remballer.

Christine qui comptait et recomptait inlassablement ses sous, nous annonça le verdict :

- *Deux cent cinquante-trois Euros et quatre-vingt-cinq cents !*

Nous ne comprîmes jamais d'où pouvait bien provenir la pièce de cinq cents, mais qu'importe, nous applaudîmes notre journée, comme si nous avions assisté à la première de « *Le noir te va si bien* » avec Maria Pacôme et Jean Le Poulain, au théâtre Marigny.

Il était clair que nous venions de passer une journée mémorable.

Nous avons dû contracter un virus ou un truc du genre, car, sitôt rentrés, nous nous précipitâmes sur l'ordinateur dédié à Internet à la maison, à la recherche du prochain... Vide-Greniers.

Nous nous décidâmes pour « Pélissanne » ... le 13 juin.

Vingt-trois mai... treize juin... cela faisait vingt jours à attendre !!!

Bah... le temps de préparer de nouveaux objets, avec les multiples occupations que nous avons, les jours filèrent vite.

Le temps de jeter un coup d'œil sur nos « e-mails », « courriels » et autres « spam », par acquit de conscience, nous revînmes un instant sur la page "calendrier" du site dédié aux "vide-greniers" histoire de...

- *Ninours, c'est loin, La Fare les Oliviers ?*
- *Non, entre Rognac et Lançon*
- *Tu connais ?*
- *Eh bé ! Tout de même... « La montée de La Fare » ! A l'époque où la Route Nationale 113se nommait "Route de Salon", elle allait de l'octroi de La Viste jusqu'à Bordeaux. Alors que mon père était chauffeur de poids-lourds, c'est là que les flics se planquaient pour « peser les roues ». La « taxe à l'essieu » qu'ils appelaient ça. Les camions chargés avaient du mal à gravir la « Montée de La Fare », car il fallait garder l'élan, rétrograder sans cesse, « double-débrayage », troisième « petite », crabotage et tutti-quant. Les contrôleurs arrêtaient donc les camions, juste avant le sommet, ce qui cassait net leur élan. Ils gratifiaient ensuite le chauffeur d'un : « Tout est en règle, vous pouvez y aller ». Ils n'avaient plus qu'à attendre, les bras croisés, l'œil rigolard, que le pauvre chauffeur, qui était tout seul, se débatta comme un beau diable, calant ses roues et démarrant en « première petite » tout en retenant le moteur car, si la moindre fumée sortait du pot d'échappement, une autre « patrouille » située dix mètres plus loin, toujours en pleine côte, bien évidemment, les arrêtrait aussitôt pour « pollution atmosphérique », et la manœuvre était à recommencer. Une sorte de « contrôle technique » sadique avant l'heure. Fort heureusement, il y a suffisamment d'obstacles artificiels sur les routes aujourd'vous pour que « les pouvoirs publics » n'aient plus à se déplacer pour « casser les essieux ».*
- *Je te sens aigri, là...*
- *Non, pas du tout, mais quand je pense au visage angoissé de mon père, lorsqu'il m'emmenait avec lui les jeudis après-midi et que nous abordions « la montée de La Fare », j'ai l'impression de voir mon expression quand je découvre, sur le bas-côté, les panneaux: « Pour votre sécurité, nous vous faisons lire une information préventive à droite, pendant que nous vous flashons à gauche, curativement. Bonne Route ». Ils auraient pu ajouter : « ... et merci pour votre contribution ».*
- *La Fare, pas bon alors.*
- *Mais si ! En plus une ancienne Miss à moi est présidente de l'association des commerçants, je crois, ça m'évoquera des souvenirs...*
- *C'est samedi 29, ça nous fera une coupure avant le 13 juin à Pélissanne...*

- *Si tu veux, mais... regarde, là, juste en dessous... Gémenos, dimanche... c'est sympa Gémenos, « Le Mas de Garguier », l'hostellerie de Jacqueline Pagnol...*
- *Euh... dimanche, mon Ninours adoré, c'est un peu la fête des mères....*
- *Oups...*
- *Non, remarque, tu as raison. J'étais égoïste, là. Si nous passons la fête des mères à la maison, ça va te faire penser à la tienne et tu vas être triste.*
- *Peut-être, mais toi ?*
- *Moi, tu sais, dès l'instant où je suis avec toi et avec les enfants, c'est la fête tous les jours.*
- *Alors, La Fare samedi, ou Gémenos dimanche ?*
- *On tente les deux ?*
- *Chiche !*

Si Lorène vouait un culte aux cochons, les enfants, toutes proportions gardées, affectionnaient les « *cochons d'inde* », ces petits rongeurs rondouillards que l'on nomme aussi : « *cobayes* » et qui, à mon époque, s'appelaient « *lapins de barbarie* » et dont ils faisaient élevage.

Leur cri étant spécifique : « *Bouiiiiii! Bouiiiiii ! Bouiiiiii! Bouiiiiii!* », nous avons donc tranché pour le vocable générique de « *Boui-Boui* ».

Cette semaine-là, les dits « *Boui-Boui* » dont la sexualité et la prophylaxie s'apparentaient justement à celles des lapins, nous firent le présent d'une imposante progéniture. Il y en avait de partout.

Arriva le jour où il fallut faire un choix : se séparer des portées intermédiaires pour pouvoir garder les plus petits, car nous commençons à manquer sérieusement de place et avons de plus en plus de mal à fournir en foin frais, graines, granules, vitamine C, tranches de fruits et autres que ces « *galavards*<sup>(5)</sup> », grignotaient à la vitesse d'une colonie de termites équatoriaux.

Alex eut une idée de génie :

- *Il y a plein d'enfants qui viennent aux vide-greniers. Si je vendais mes « Boui-Boui »*
- *Si tu veux, c'est amusant et instructif.*

Nous réquisitionnâmes la cage de Rocky, le lapin-boxeur (*enfin, bélier dit-on*) que nous libérâmes dans le jardin. Il trouva ainsi une semi-liberté et des plants de tomates tout jeunes à dévaster.

Il y demeura d'ailleurs longtemps. Il s'était creusé un gigantesque terrier sous le buisson de romarin, aux fins de séduire sa jeune et sémillante compagne, Jessica qui devait son prénom à « *Jessica-Rabbit* », épouse de... Roger Rabbit que chacun connaît. Je n'avais, conséquemment, nul besoin de m'étendre davantage sur le sujet.

La véritable « *galère* » fut de trouver un espace suffisamment stable et aéré dans le monospace qui était déjà « *bourré jusqu'à la gueule*<sup>(6)</sup> ». Il était hors de question, bien entendu, de laisser les « *Boui-Boui* » dans la remorque.

Il fut donc décidé que nous sacrifierions trois ou quatre cabas « *du dessus* », pour ménager « *une étagère stable* » à la cage des « *Boui-Boui* ».

Nous emportâmes également un petit parasol de poussette, ayant appartenu à Christine, car nous nous doutions que « *Le Stade Olympique* » de La Fare Les Oliviers, n'était certainement pas très ombragé.

La Fare se situe à quelques encablures de Coudoux et pourtant... aucun rapport !

Nous dûmes faire deux fois le tour du village escarpé avant de découvrir, sur notre gauche, une petite feuille de papier « *A4* », imprimée sous « *Paint Shop* », avec la mention « *Vide-Greniers - Stade Olympique de La Fare - Samedi 29 mai - Suivre les flèches ->* », en police « *Times New Roman* », taille dix-huit points par pouce, mais en gras, bref, une affichette pour les piétons dotés d'une bonne vue.

Si nous y avions regardé de plus près, nous aurions pu voir voir, tout en bas, un petit dessin, vaguement colorisé, qui représentait un jardinier poussant une brouette contenant divers objets.

Nous comprîmes ainsi que notre organisateur s'était doté d'une imprimante couleur. Nous fûmes rassurés quant à son sérieux.

Nous ne trouvâmes pas les flèches, mais nous vîmes bientôt deux ou trois voitures qui semblaient très chargées et qui, visiblement connaissaient le chemin.

Le « *Stade Olympique* » ressemblait en fait davantage à un terrain de boules qu'à une pelouse de football.

Situé en contrebas des poubelles de la résidence mitoyenne, il surplombait lui-même un gymnase, sur la porte duquel trônait une autre affichette « *A4* », imprimée sous « *Paint Shop* » avec la mention « *W-C* », en police « *Times New*

*Roman* », mais en taille deux cent cinquante points par pouce et, bien évidemment, toujours en gras.

Je ne pensais pas qu'il aurait été utile de vous décrire le petit dessin colorisé....

L'organisateur, enfin, les « *organiseurs successifs* », furent très aimables :

- *Bonjour, nous sommes les La Source. Nous avons réservé...*
- *Voyez ma fille, près du portail*

.....

- *Bonjour, nous sommes les La Source. Nous avons réservé...*
- *C'est dix Euros*
- *Oui... les voilà... Bonjour, Mademoiselle...*
- *Bonjour. Avancez, je vous apporterai le reçu tout à l'heure.*

.....

- *Eh ! Oh ! Vous allez où, là ?*
- *Bonjour, nous sommes les La Source. Nous avons réservé...*
- *C'est dix Euros !*
- *Nous avons déjà payé à la jeune fille, là-bas, au portail...*
- ***BRIGITTE ! LES LA SOURCE ! ILS ONT Payé ? JE PEUX LES LAISSER PASSER ? Elle est sourde, cette fille ! – Attendez-moi ici, je reviens.***

Notre sympathique placier gravît la montée jusqu'au portail, s'enquit de notre bonne foi auprès de Brigitte qui sembla chercher du regard, en notre direction, qui pouvaient bien être ces « *La Source* » dont elle n'avait jamais entendu parler...

Comprenant son souci, je lui fis des appels de phares, suivis de grands sémaphores du bras gauche en signe de « *Coucou, c'est nous... Nous nous sommes vus, il y a huit secondes...* »

En bonne physionomiste qu'elle était, après avoir trituré son listing, massé son front et gratté sa jolie frange blonde, elle fit un signe des épaules que nous aurions pu traduire par : « *Ma foi... sais pas qui c'est... mais puisqu'ils sont forcément passés par le portail ... j'ai dû les encaisser... va savoir* ».

Nous étions les cinquièmes à entrer, une simple vérification dans la poche de son blue-jean « *cague-aux-brailles*(7) » lui aurait permis de compter cinquante Euros, soit cinq fois dix... Enfin, c'était elle qui organisait, elle devait savoir certainement, bien mieux que nous, ce qu'elle faisait.

Non, vous n'auriez pas compté sur moi.

Je n'aurais fait aucun raccourci rapide entre l'absence de reçu et le trou de mémoire de Brigitte, quant au paiement.

« X2 » avait choisi de nous faire confiance et revint vers nous :

- *Vous aviez réservé ?*
- *Oui, vous nous avez attribué le 24*
- *Ah, ça, c'est pas possible, le 24, il y a déjà quelqu'un. Vous devez vous tromper.*
- *Ben, nous avons justement imprimé la réservation...*
- *Ah ne commencez pas à m'embrouiller, nous on est bénévoles.*
- *Veuillez nous pardonner. Ce n'est pas péjoratif, d'être bénévole...*
- *Et pourquoi, vous y tenez tant au 24 ? Vous êtes déjà venus ? Vous avez l'habitude de vous mettre là ?*
- *Ecoutez, cher Monsieur... il est quatre heures du matin, il fait beau... Vous nous placez où vous voulez, mais... vous nous placez.*
- *Ben, mettez-vous là au bout, contre le grillage, mais ATTENTION ! à SIX HEURES PÉTANTES, TOUS les véhicules doivent être sur le parking « EXPOSANTS ».*
- *Ok, et, c'est où ? Le... parking exposants ?*
- *Vous ne voyez pas l'affiche, avec le dessin d'une voiture ?*
- *Nous trouverons, nous trouverons... merci... Beaucoup... vraiment...*

Acculés entre la fin de ce qui devait être une allée, un vague terre-plein broussailleux et une clôture à grosses mailles carrées d'acier rouillé, nous décidâmes de prendre nos aises, d'installer le monospace contre le grillage, et de développer le stand dans le prolongement du... 24.

Curieux, nous scrutâmes du regard le minuscule « *Stade Olympique* », en quête d'un parking, lorsque nous entendîmes un fracas métallique monumental.

Une pile de barrières de square, mal empilées venait de dégringoler sur une (ex) jolie voiture. Une exposante se précipita, en pleurs, tout en s'arrachant les cheveux à deux mains.

- *Ok. Voilà, le parking « Exposants »*
- *Bah, on va laisser la voiture ici*
- *Oui... c'est bien, là.*

Nos voisins étaient très sympathiques, le « 24 ». Ils vendaient de vieux vinyles...

Alex aménagea « *son* » espace « *Boui-Boui* » et « *Pokémon* », le reste du stand ressemblant à peu près à celui que nous avions aménagé à Coudoux.

Ce type d'installation allait, au fil des « Vide-Greniers », devenir notre « *image de marque* ».

Nous nous aperçûmes très vite que beaucoup d'exposants étaient les mêmes... nombre de clients aussi.

Comme de vieux amis, nous congratulâmes donc un certain nombre de personnes « *reconnues* » et fort sympathiques.

Enfin, quand je vous dis : « *nombre de clients* », entendez par là, là cinquantaine de badauds qui déambulaient nonchalamment entre les quelques exposants épars qui avaient réussi à trouver le chemin poudreux du... « *Stade Olympique* ».

Il n'y avait pas foule...

Bon, il était encore tôt... mais, à Coudoux, à huit heures du matin, tout de même, nous avions déjà fait recette.

Une petite fille négociait une trottinette à cinq Euros avec Christine...

Beaucoup d'enfants venaient admirer les « *Boui-Boui* », portaient en courant, plein d'espoir, demander à leurs parents...

Beaucoup d'enfants s'éloignèrent en pleurant, entraînés d'une main ferme, par leurs parents...

Une dame chapeauté et très bien mise, d'un noir d'ébène, s'approcha du stand, sans nous « *calculer* », un téléphone portable à l'oreille.

Elle vociféra des propos accusateurs dans sa langue d'origine qui nous sembla être un mélange de créole et de togolais... si tant est que nous sachions distinguer le togolais du sénégalais... bref, il s'agissait certainement d'une langue africaine, bien que les créoles soient français, puisque leurs ancêtres étaient "*gaulois*"... n'importe quoi, notre "*Histoire de France*"!

Entre deux insultes en V.O., elle se tourna vers moi :

- *Combien le robot ménager ?*

- *Vingt-cinq Euros*

Elle reprit ses vociférations en V.O. :

- *ATOUNAPATOI ADEPENSÉ TOUPAREILMAN APAMONAAJAN* (à moi, d'une voix normale) *Quinze Euros !* (en V.O.) *NONAPAMOI APÉYÉ TONAVION...*
- *Non, Madame, vingt-cinq Euros, il est tout neuf et m'en a coûté cent.*
- *PAMOI APOUTOI MONAAJAN – Vingt Euros ! – APAMÉNERVÉ TUNAPAVENI*
- ...
- *J'ai proposé vingt Euros*
- *Je sais, madame. Je vous ai répondu vingt cinq*

Elle poursuivit ses réprimandes téléphoniques, tout en décrochant un petit sac de dame, doré, que nous avions suspendu au pied du grand parasol du stand, et le jeta méprisamment devant moi.

- *CEMOIKIVATEVENI ETUVACABOSSE – Vingt-cinq Euros avec le sac!*

Je ne saurai jamais s'il s'agissait en fait d'une tactique pour qu'exaspéré, la tête comme un bongo, je cède, mais le fait est que j'avais cédé.

- *TUATAN JEPALE – Gardez-moi tout ça, je vais retirer de l'argent au distributeur.*

Et, sans attendre ma réponse, raide comme la Justice et fière comme Artaban, elle s'éloigna en continuant de hurler dans son Nokia.

La jeune fille du début, « X1 », nous rendit visite:

- *Vous avez payé le stand ?*
- *Oui, Mademoiselle, en arrivant*
- *Ah ! C'était vous ? Monsieur La Source, c'est ça ?*
- *Oui, c'est ça*
- *Oui, oui, c'est Robert qui n'a rien compris*
- *Ah*
- *Vous avez droit à un sandwich à trois Euros au lieu de cinq, comme exposant.*
- *Euh... nous sommes allés en acheter un à la buvette, tout à l'heure, il nous a semblé que c'était deux cinquante...*
- *Ah là là... ils ont encore dû se tromper. Bon, vous en voulez combien ?*
- *Ne vous tracassez pas pour ça, nous y irons les chercher nous-même.*
- *Sinon, ne vous gênez pas, c'est volontiers, je vous les apporte !*
- *Tu m'étonnes !*



- *Pardon ?*
- *Non, je parlais à ma femme...*

Au même moment, une grosse matrone négociait une cocotte en fonte émaillée avec Lorène :

- *Je vous ai dit quinze Euros Madame. Une cocotte « Le Creuset », coûte très cher en magasin*
- *Oui, mais elle a servi*
- *Soyez logique, elle vient de ma belle-mère, elle a plus de cinquante ans.*
- *Ne m'embrouillez pas avec l'âge de votre belle-mère, je vois bien qu'elle a servi !*

Lorène, riant :

- *Ma belle-mère ?*
- *Non, la cocotte a servi.*
- *Oui, madame, elle a servi pendant plus de cinquante ans et servira encore.*
- *Dix Euros*
- *Non, quinze !*

Le ton monta. La dame s'en alla en maugréant.

- *Le briquet est or, Monsieur ?*
- *Oui, c'est un Céline des années 70*
- *Vous l'avez volé ?*
- *Non, Monsieur, on me l'a offert en 1975, pour mes dix neuf ans.*
- *C'est ça, oui... on vous offre des briquets en or et vous faites les puces.*
- *Je vais vous expliquer CALMEMENT, cher Monsieur. Avant, j'étais très riche. Youpiiii ! Donc, j'avais de beaux objets très chers. Aujourd'hui, je ne suis plus riche, donc... suivez mon raisonnement... en « RE » vendant mes objets BEAUCOUP MOINS CHER, je récupère un peu d'argent.*
- *Ah ouais ? Et vous en voulez combien de ce truc ?*
- *N'y pensez même pas.*
- *Cher ?*
- *Au revoir, Monsieur, ce fut un plaisir.*

Le gars s'en alla en grommelant : « y sait pas ce qui veut ce type ! y vient aux puces et y veut pas vendre ! Putain, y'a des gens, des fois, tu te demandes... »

La contestataire de cocotte s'avança vers Lorène d'un pas décidé. Elle lui lança une poignée de pièces :

- *Tenez ! Les voilà vos six Euros !*
- *Quels six Euros, Madame ?*

- *Eh bè, pour la cocotte !*
- *Vous vous moquez de moi ? Je vous ai dit quinze !*
- *LA MENTEUSE ! VOUS ME DITES SIX EUROS, MON MARI EST TEMOIN ! ET MAINTENANT, C'EST QUINZE ! MAIS VOUS ETES UNE VOLEUSE !*

Comme aurait dit Michel Audiard : « *Le maelstrom, la vitesse acquise...* »

Il n'y avait pourtant pas « *d'électricité dans l'air, ce matin-là* »...

.../..

Chères Amies Lectrices, Chers Amis Lecteurs,

Tous nos livres publiés se trouvent dans notre Bibliothèque Amazon (*éditions papier*) et Kindle (*téléchargements*), en suivant ce lien :

[https://www.amazon.fr/-/e/B07KFGWJFF?fbclid=IwAR1j9r4\\_G8htjLRlrwkO3ccKhBJpa1A1biSZK7wVsu1yL9opwWTXvSR\\_Cvc0](https://www.amazon.fr/-/e/B07KFGWJFF?fbclid=IwAR1j9r4_G8htjLRlrwkO3ccKhBJpa1A1biSZK7wVsu1yL9opwWTXvSR_Cvc0)

Les 100 premières pages de la Chronique biographique « **1956... to The end !** », dont vous trouverez l'intégralité, en 630 pages en téléchargement « **Kindle** », « **Amazon** » et [www.universfrance.fr](http://www.universfrance.fr), vous sont offertes gratuitement.

Le temps pour moi de terminer l'écriture de **L'Odysée des Philiades**, dont vous trouverez un extrait GRATUIT, en suivant ce lien : <https://www.jielgeai.com/UF/gifs/Odysee.pdf>

Voici un autre extrait GRATUIT, des 36 premières pages de ce nouveau roman fantastique, réservé à un public adulte: « **Ozmozland** », Collection : « **L'Odysée des Philiades** », Série Adultes : [https://www.jielgeai.com/UF/gifs/Ozmozland\\_adultes\\_extrait\\_gratuit.pdf](https://www.jielgeai.com/UF/gifs/Ozmozland_adultes_extrait_gratuit.pdf).

Dans les choix de nos trois collections :

« **Jeunesse** » / « **Famille & Grand Public** » / « **Adultes** »

Vous découvrirez aussi :

« **L'Énigme du non-vol** », premier Tome de la Série Jeunesse : « **Les énigmes d'Hannalfa Bette** », une des multiples facettes de la Collection : « **L'Odysée des Philiades** » : <https://www.jielgeai.com/UF/gifs/nonvolextraitgratuit.pdf>.

« **Nos Années Vide-Grenier** », en suivant : <https://www.jielgeai.com/UF/gifs/extraitvidegrenier.pdf>

Vous pouvez télécharger l'intégralité du texte de :

« **Nos Années Vide-Grenier** », soit 300 pages, pour la modique somme de 5€ (*Cinq Euros*) sur : <http://www.universfrance.fr/UF/htmls/navg.html>

« **Nos Années Vide-Grenier** » existe également en 470 pages, de bien meilleure qualité, en téléchargement sur Amazon Kindle :

<https://www.amazon.fr>

« **Nos Années Vide-Grenier** » existe également, en édition « Papier », broché, avec couverture couleur, Amazon :

<https://www.amazon.fr>

Les livres de Jean de La Source sont disponibles sur Amazon !

Pensez à vos fêtes de Noël et Cadeaux !

Merci de partager les liens et les infos !

Si quelque question, commentaire, ou débat, vous venait à l'esprit, vous pouvez en parler directement avec moi, lors de nos Live-Streaming sur <https://mixer.tv/jeandelasource>, sur <http://www.pscp.tv/jeandelasource>, ou de préférence :

**Sur YouTube :** <http://youtube.com/c/JeanLouisGiordano0488434023>

Pour m'écrire, ou parler directement à l'Antenne, lors de nos émissions, rejoignez notre Groupe Facebook : <https://www.facebook.com/groups/philiades/>

Ou Instagram : <http://www.instagram.com/jeandelasource>

**Tous nos livres sont interactifs.**

**Vous pouvez participer à leur écriture, nous envoyer vos suggestions, ou demander à ce que nous fassions connaître votre activité, par un texte rédactionnel intégré, lors de prochaines publications.**

Si ce concept vous séduit, vous pouvez m'aider à poursuivre l'écriture des ouvrages suivants, en cliquant ici : <https://paypal.me/pools/c/862tMMJKXK>

Vous pouvez acquérir nos téléchargements au format Kindle, ainsi que tous nos ouvrages, en édition papier, brochés, couvertures couleur, dans notre Bibliothèque Amazon.

Notre Site Officiel regroupe tous nos ouvrages, ainsi que les liens vers nos activités et réseaux sociaux : <http://www.universfrance.fr>

Je vous remercie chaleureusement, toutes et tous, pour l'attention que vous avez accordée à mes ouvrages, et vous prie d'agréer, Chères Lectrices, Chers Lecteurs, les sentiments amicaux dont mes éditions firent leur blason, depuis... 1972.

Amicalement Vôtre,  
Jean de La Source.